
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RENÉ PUAUX

RÉDACTEUR AU « TEMPS »

LA

MALHEUREUSE ÉPIRE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

TROISIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

Digitized by Google

THE

OF THE

11

THE

OF THE

OF THE

THE

LA
MALHEUREUSE ÉPIRE

DU MÊME AUTEUR

**De Sofia à Tchataldja, 4^e édition. Un volume
in-16, accompagné de 3 cartes : 3 fr. 50**

RENÉ PUAUX

RÉDACTEUR AU « TEMPS »

LA

MALHEUREUSE ÉPIRE

me
50

**OUVRAGE ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES
D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR**

PARIS

**LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35**

1914

**Tous droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.**

~~(RECAP)~~

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

*10 exemplaires numérotés sur papier des Manufactures
impériales du Japon.*

Copyright by Perrin et C^{ie}, 1914.



AVANT-PROPOS

L'Europe va laisser commettre un crime. Au moment où ce petit livre paraîtra le sort des parties contestées de l'Épire septentrionale sera vraisemblablement réglé, et, s'inclinant devant les appétits italiens, les grandes puissances donneront à l'hypothétique royaume d'Albanie des territoires peuplés de patriotes hellènes, les livrant à la tyrannie des beys albanais. L'Italie a inscrit de nobles pages dans l'histoire du

a

monde. Elle en grave une odieuse en ce moment, d'autant plus odieuse, que pour poursuivre son rêve d'impérialisme, elle renie tous les principes qui ont permis la formation de sa propre unité. Son attitude n'a même pas l'excuse de la certitude du succès. En cherchant à faire une Albanie aussi grande que possible dans le seul but de partager plus tard, avec l'Autriche-Hongrie, ce royaume d'existence précaire, elle paraît croire que l'Autriche-Hongrie, sa complice, lui permettra de s'installer à Valona et d'en faire la capitale de la « colonie italienne d'Albanie ». Or il est de toute évidence que *jamais* l'Autriche-Hongrie n'accep-

tera de voir sa rivale tenir les deux rives de l'Adriatique méridionale, pas plus d'ailleurs que l'Italie ne supporterait que Valona fût aux mains des Autrichiens. Sans vouloir jouer au prophète, il paraît certain que dans un avenir plus ou moins lointain la carte des Balkans sera à nouveau modifiée, que la Serbie et le Monténégro, unis sous une même couronne, compléteront au Sud leur territoire naturel en annexant l'Albanie septentrionale et que la Grèce verra lui revenir le reste de cette Epire qu'on lui conteste aujourd'hui. L'Italie n'aura gagné à cette obstination dans l'injustice qu'à s'aliéner pour toujours l'amitié du peuple grec.

M. di San Giuliano, en poursuivant une chimère et en engageant la diplomatie de son pays dans la voie d'une iniquité passionnée, aura rendu à l'Italie le plus mauvais des services. Il en supportera plus particulièrement la responsabilité, car ce n'est pas le peuple italien, mais son gouvernement actuel qui s'entête dans cette politique.

S'il y a quelque consolation au malheur qui va frapper les Épirotes sacrifiés, c'est la pensée que leurs souffrances ne seront pas inutiles à leur patrie de cœur. Bismarck en arrachant à la France les deux provinces d'Alsace et de Lorraine a été, indirectement, l'artisan de notre re-

naissance. Nous avons travaillé pour qu'un jour nos frères de Strasbourg, de Colmar, de Metz retrouvent leur liberté ravie. Notre idéal patriotique a eu un but. Notre vie nationale s'est développée parce qu'elle avait un idéal. La Grèce de demain se doit à elle-même de garder les yeux tournés vers ses fils qu'il lui faut encore délivrer. Elle aurait pu, après ses conquêtes de Macédoine et dans l'archipel, prendre l'attitude de simple défensive qui est la faiblesse des riches. Elle ne le peut tant que l'Épire, toute l'Épire, ne sera pas grecque. En réunissant ici les télégrammes et lettres que j'ai adressés au *Temps* au mois de mai 1913, je n'ai voulu

que laisser un témoignage, un simple mais émouvant témoignage, de ce que j'ai vu en Épire au cours de mon voyage. Depuis, d'autres, et en particulier M. Charles Vellay et mon ami de Jessen ont fait les mêmes constatations et je crois que le monde entier, à l'exception des ambassadeurs chargés de résoudre la question des frontières de l'Épire et de l'Albanie, sait que l'Épire est grecque. Si j'ai pu, en donnant le premier auprès du grand public français une vision des conditions actuelles de l'Épire et de son admirable amour de sa mère patrie, contribuer pour la plus faible part à la défense de cette cause, belle entre les plus belles, j'en éprouverai

la plus profonde joie intérieure, mais
quoi qu'il arrive le souvenir que je
garde de ce voyage reste tel que je
ne puis y songer aujourd'hui sans
sentir des larmes me venir aux yeux.

LA
MALHEUREUSE ÉPIRE

LE RETOUR DES ÉPIROTES

Corfou, 1^{er} mai.

Hier 30 avril, les derniers des Épirotes ont quitté Corfou regagnant leurs villages de la côte, dont la fureur albanaise les avait chassés en novembre dernier.

Ils étaient venus 10.000 ici, dans cette ile adorable dont les roses et les orangers fleuris font aujourd'hui l'un des paradis humains. Cet exode des Épirotes avait été lamentable. Les Albanais et les Turcs avaient brûlé leurs demeures et il avait

fallu tout le dévouement de leurs frères grecs de Corfou et de la Grèce entière pour soulager leurs misères. La municipalité, le gouvernement central, les particuliers étaient venus à leur aide. On leur avait fait une pension alimentaire de cinquante centimes par jour et ils avaient vécu tant bien que mal.

Ensuite la prise de Janina était survenue, puis celle d'Argyrocastro et de Delvino. Dès lors un grand espoir était entré dans leur cœur. Désormais la patrie grecque était recrée.

Sous l'égide du drapeau bleu et blanc ils allaient pouvoir regagner leurs villages de Parga, Senitza, Nivitza. (Il y en a ainsi vingt-cinq tout le long de la côte du canal de Corfou que les paysans épirotes avaient dû désertter devant la me-

nace albanaise.) La victoire des armes du Diadoque leur rendait leur foyer, à jamais, pensaient-ils, délivré des angoisses d'autrefois.

J'ai vu les derniers de ces exilés débarquer à Santi Quaranta. Le petit port, qui d'ordinaire dort dans la moiteur du soleil au pied des collines où croissent les oliviers, est d'une animation fébrile. Par centaines, les mulets et les ânes montent par la route blanche qui va vers Delvino et Argyrocastro ravitailler les troupes et les populations. Dans les bâtiments que les obus du bombardement ont éventrés, les sacs de froment s'accumulent et l'enceinte de la vieille cité byzantine d'Onchesmos, avec ses neufs tours carrées, fourmille de travailleurs et de débardeurs. Tout ce monde a secoué l'ha-

bituelle torpeur. Il semble qu'une grande idée, la grande idée hellène, les anime. Enfin le cauchemar est fini. Les Épirotes vont réaliser le rêve des générations passées et présentes : l'union à la Grèce, leur patrie de fait et de cœur.

Leur rattachement à une Albanie factice dont tout, langue, civilisation, religion, les sépare, serait leur imposer une invraisemblance. Tous ces gens, du cap Saint-Vasilio au cap Saint-Joannis, sont Grecs, et ceux que j'ai vus, alliés aux familles grecques de Corfou, de Patras, d'Athènes, se défendent de douter un seul instant de la décision de l'Europe. Ils rentrent en Épire confiants dans le triomphe d'une cause pour laquelle ils ont assez souffert.

LE SENTIMENT HELLÉNIQUE EN ÉPIRE

Corfou, 2 mai.

Si l'on veut comprendre la question épirote dans sa signification véritable, il faut tout d'abord se fixer à cette formule : ce n'est pas le gouvernement grec qui veut l'annexion de l'Épire, ce sont les Épirotes qui réclament leur union à la Grèce.

Les adversaires de cette union ne paraissent pas, dans leur souci académique de dessiner une satisfaisante carte d'Albanie, s'être le moins du monde

préoccupés de ce point de vue qui est pourtant capital.

Les uns, et ce sont les adeptes du grand état-major italien, ont vu dans une Épire grecque un danger pour la puissance navale italienne. Ils ont considéré qu'en étendant le nouveau domaine grec jusqu'au nord de Corfou, la Grèce serait à même de transformer le canal de Corfou en une rade fermée, où les flottes russe, française et anglaise pourraient trouver abri en cas de conflit international et menacer l'Italie dans l'Adriatique.

C'est oublier bien facilement que l'Adriatique ne commence qu'au canal d'Otrante et d'autre part que grecque ou albanaise, la côte de l'Épire se trouve, au nord de Corfou, n'être distante que de deux kilomètres à peine de l'île et que

quelques mines suffiraient à en faire un infranchissable abri pour les flottes dont on paraît à Rome si fort redouter de problématiques projets. Une Grèce amie de la Triple-Entente pourrait d'ailleurs offrir dans les îles Ioniennes tant de havres excellents aux navires alliés qu'il est étrange de voir soudain formuler une opposition si fragilement fondée.

Les autres adversaires de l'union de l'Épire à la Grèce, et c'est encore en Italie qu'on les trouve, semblent n'avoir gardé du traité de 1897, qui limitait les zones d'influence de l'Autriche et de l'Italie en Albanie et en Épire, que les espérances d'une conquête éventuelle de la côte orientale de l'Adriatique. En se refusant à accepter les faits accomplis et en s'acharnant dans la création factice

d'un royaume d'Albanie dont l'état anarchique persistant permettrait une intervention future et une annexion possible, ils démontrent que l'impérialisme de M. de San-Giuliano a encore de fervents adeptes et que la solution de la question albanaise n'est pas envisagée à Rome dans un esprit de paix européenne et de liquidation définitive de la question d'Orient.

On ressent ici de cette politique si manifestement égoïste une animosité profonde. Sans aller jusqu'au boycottage, le sentiment public qu'un voisinage et de vieilles relations d'affaires liaient sympathiquement à l'Italie s'est complètement retourné. En insistant dans son veto, l'Italie se fermera le marché de l'Épire, sans faire progresser en quoi

que ce soit son influence dans ce pays.

Si l'Épire était *res nullius*, un territoire sans âme nationale dont un conquérant ferait automatiquement sa chose, la politique italienne se comprendrait dans une certaine mesure. Mais le cas est essentiellement différent. Les territoires de l'Épire que Rome voudrait voir compris dans la future Albanie sont les foyers d'un hellénisme irréductible. « Ils sont plus Grecs que nous », me disait un des plus éminents professeurs de l'Université d'Athènes, et il est de fait que l'attachement des Épirotes à la cause nationale s'est, depuis des années, manifesté de façon significative.

Il y a en Épire six grands foyers d'hellénisme : Janina, la Zagoria, Argyrocastro, Metzovo, Chimara et Koritza. De chacun

de ces centres sont partis des hommes dont la première pensée, dès qu'ils eurent fait fortune à l'étranger, a été de contribuer à la réalisation du rêve national : l'union de l'Épire à la Grèce.

C'est M. Arsakis, fondant à Athènes le collège de filles qui a deux mille élèves et est le seul centre d'éducation féminine de tout l'Orient. M. Arsakis est de Chotachova, village voisin d'Argyrocastro. C'est M. Zapas, autre fondateur d'écoles et de la pinacothèque d'Athènes, originaire de Lambovo, près d'Argyrocastro. C'est M. Zografo, qui lui aussi, fonde des écoles et est de Kestorati, près de Tepele. Ce sont MM. Averof et Stournaras, le premier, bienfaiteur grec universellement connu, le second, fondateur de l'école polytechnique d'Athènes, tous

deux originaires de Metzovo. Ce sont MM. Zozimas, Kaplani et Tositza, originaires de Janina ; M. Banca, originaire de Koritza. Ce sont des centaines d'autres Épirotes patriotes plus modestes, qui par testament ont laissé au gouvernement grec des sommes, dont le total est considérable, pour l'avancement de la cause sacrée.

La réunion de l'Épire à la Grèce, c'est l'unique pensée. Elle est séculaire. Il y a dans les banques d'Athènes des capitaux dont les intérêts depuis des années s'accumulent en raison d'une clause testamentaire qui est toujours la même : « Que cet argent, en cas de guerre d'indépendance, soit employé pour la liberté de l'Épire. »

Quelles preuves de la nécessité du

conglomérat épiro-albanais peut-on opposer à des manifestations aussi flagrantes d'un sentiment national indéracinable? Est-ce parce qu'Ali pacha a exterminé un grand nombre d'orthodoxes? Il n'a pas réussi à détruire l'idée. Il y a des familles musulmanes de ces districts dont la grand'mère encore vivante est chrétienne. Les villages ont encore leurs noms grecs, comme Progonatis et Oxatis qui rappellent les aïeux et la gloire du passé. Il y a à Argyrocastro des filles de familles musulmanes qui fréquentent l'école grecque, et il y a des Albanais musulmans qui, poussés par un atavisme plus fort que tout, font le signe de la croix en passant devant l'église grecque.

Le passé et le présent sont ici unis pour défendre une cause qui a le bon

sens pour elle et qui n'a contre elle que des appétits de nature à compromettre la paix européenne.

CORFOU

Corfou, 3 mai.

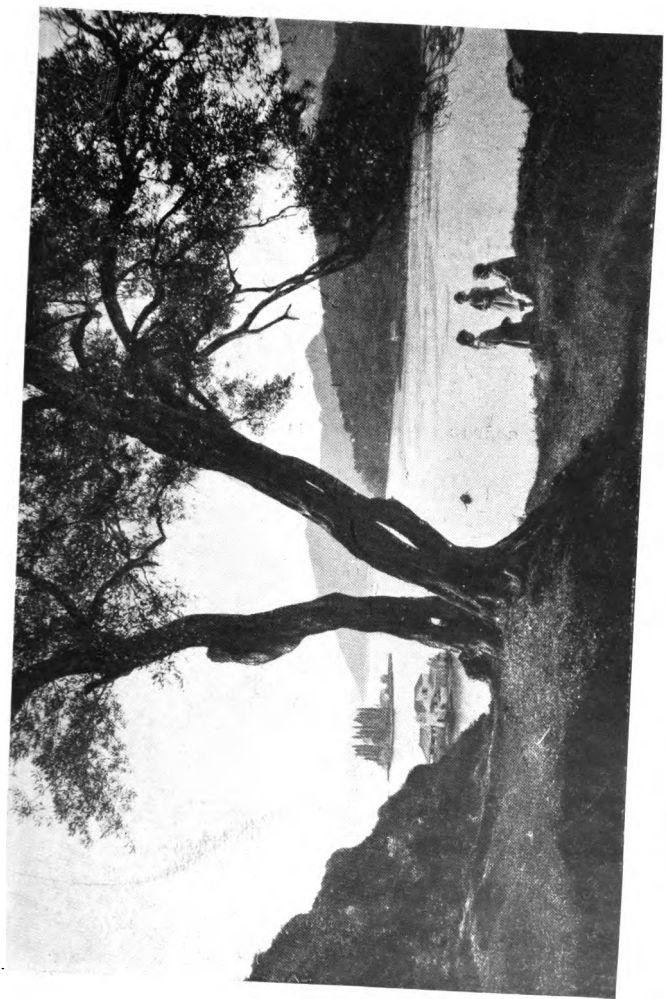
La torpeur de midi. Dans le port, le *Medea*, croiseur anglais, dort sur ses ancres. Deux petits vapeurs grecs, venus ce matin de Patras, font du charbon. Les quais, que de maigres arbustes n'ombragent pas, sont déserts. En ville, les volets verts sont tirés sur les façades blanches et ocre, et des gamins, le ventre en l'air, font la sieste dans l'ombre des ruelles. Les cochers maltais, laissant leurs maigres petits chevaux dans l'allée de platanes de la citadelle, jouent aux

cartes dans un des cafés des arcades à côté d'officiers turcs prisonniers qui, silencieux, sirotent des cafés *alla turca* comme de vieux retraités dont les heures d'apéritif sont les seules distractions quotidiennes.

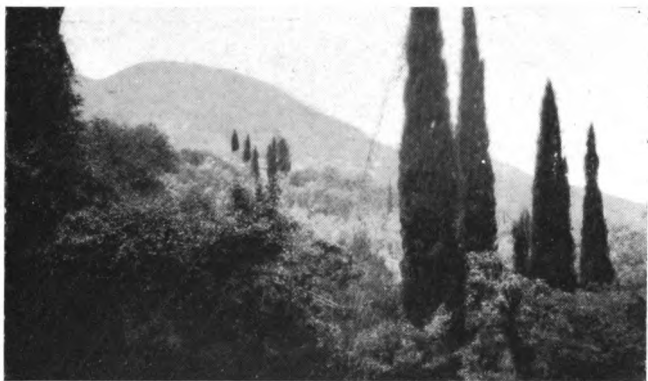
Corfou, dans cette première vision, n'a pas plus de pittoresque qu'une quelconque des villes méditerranéennes où le soleil, vers midi, est si glorieux que le *far-niente* y devient une nécessité. Hautes maisons dans le goût napolitain, rues étroites en arcades où s'accumulent les fruits dont un proche ruisseau compromet le parfum, boutiques de mauvaises cigarettes et de cartes postales décolorées, barbiers d'inquiétante asepsie, pâtisseries populaires fréquentées par d'innombrables mouches, c'est avec

la poussière qui saupoudre choses et gens et pâlit les verdure des petits squares assoiffés l'impression retrouvée de la Provence estivale.

L'enchantement commence dès que l'on sort de la ville. Alors ce sont les bosquets immenses de rosiers sauvages rétrécissant les chemins, émerveillement de couleurs et de senteurs, les orangers encore en fleurs, les iris, les genêts, les clématites piquant leur note joyeuse dans l'herbe haute parmi les grands oliviers noueux au tronc creusé à jour ; puis, dès que l'on s'élève sur l'une des collines voisines on comprend le charme prenant de la reine des îles Ioniennes, on comprend pourquoi d'Annunzio vint y écrire le *Feu*, l'impératrice Elisabeth d'Autriche y chercher l'impossible oubli



CORFOU. — L'ÎLOT D'ULYSSE VU DU PONTIKONISSI



CORFOU. — L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE



CORFOU. — PRISONNIERS TURCS

et le roi Georges de Grèce y trouver une occasion nouvelle de ne plus songer aux difficultés du pouvoir ; Corfou est un immense jardin qui n'a, dans mon souvenir, que Ceylan pour rival. Les petits villages accrochés au flanc des montagnes se perdent dans la verdure, cette verdure fleurie qui descend jusqu'à la mer et cache la ligne d'or de la plage. Les oliviers font une voûte scintillante aux serpents roses des routes, et, si loin que le regard atteigne, c'est la nappe claire des frondaisons, tachetée des cônes sombres des cyprès méditerranéens sur laquelle il se pose et se repose. Le roi Georges avait compris la nature de Corfou. Il ne l'avait, à la villa de « Mon-Repos », qu'il a léguée à son fils André, point violentée.

L'empereur d'Allemagne, successeur,

par achat, de l'Impératrice Elisabeth, à l'Achilleion, n'a pas eu semblable souci.

Si le site est admirable, dominant tout le canal de Corfou, l'aménagement de cette demeure impériale ne fait point honneur à l'architecte napolitain qui la construisit. La moindre exposition universelle réalise, en carton-pâte, des à-peu-près historiques autrement acceptables. On comprend que le portier german interdisse le port d'appareils photographiques. Il a peur sans doute que l'on prenne quelques clichés fâcheux, car ce ne saurait être pour se réserver la vente de cartes postales illustrées, bien que sur sa loge soit accroché un cadre avec quelques spécimens et la mention : *Ansichts Karten hier zu haben*. L'entrée n'était autrefois que d'un drachme

(1 franc). Un 2 manuscrit à l'encre remplace aujourd'hui sur le ticket d'entrée le chiffre primitif imprimé. Je ne veux pas croire que ce soit là une idée lucrative de Guillaume II. Ce qui lui est par contre personnel, c'est l'érection d'un gigantesque Achille de bronze dans le goût munichois, au bout de la terrasse. Du temps de l'impératrice Elisabeth, l'Achille blessé de marbre blanc, qu'on a maintenant relégué au centre d'un bosquet beaucoup trop petit, était là. La perspective de la terrasse est maintenant annihilée par cette immense statue qui émerge depuis la ceinture au-dessus des arbres et semble réclamer un projecteur dans l'intérieur de son casque comme la *Liberté* de Bartholdi. Par contre on a supprimé et caché dans une cave une char-

mante statuette qui avait, en français, sur son socle, ce titre : *Futur nautique*. C'était un garçonnet, coiffé d'un béret, assis à l'avant d'une barque. Il y aurait dans cette décision un certain mystère. L'enfant ressemblait, dit-on, au malheureux archiduc Rodolphe, et Elisabeth aimait cette statue qui lui rappelait l'enfance, si riche de promesses, de son fils que le drame de Meyerling lui enleva tragiquement. Ce souvenir a-t-il déplu à Guillaume II ? Il faut le croire, puisque le socle est aujourd'hui vide comme est celui de Henri Heine.

Dans son ensemble l'Achilleion, avec son jardin encombré de statues d'inégale valeur et son affreuse décoration intérieure (pour ne point changer les miroirs que la chaleur a fait éclater, on a peint

à l'huile, sur les cassures, des guirlandes de fleurs et des papillons !) est loin de mériter sa réputation. L'empereur l'a payé un million. Il en avait coûté plus de quatre à l'impératrice d'Autriche. Tout cet argent a été gaspillé sans résultat de beauté.

La nature est si prodigue qu'on oublie vite les fautes de goût de l'Achilleion, et quand, à l'heure apaisée du crépuscule, du Pontikonissi on regarde l'îlot d'Ulysse dont Böecklin aurait (d'après une photographie, car il ne vint jamais à Corfou) fait « l'île des morts » et qui semble au contraire, comme la plus grande des Borromées, l'idéal refuge d'un silencieux bonheur, on se sent le cœur pris par l'angoisse des futures nostalgies. Devant cette beauté si pure et si calme, la gravité

politique de l'heure présente s'oublie. Comme les nonnes du couvent de Saint-Théodore, pour ne rêver que dans la paix adorable de leur jardin monastique, laissent fermée la porte du hangar sur le mur duquel des soldats piémontais de Napoléon ont dessiné à fresque vers 1810 des élégantes à grands chapeaux à plumes et inscrit sous le portrait de l'une d'elles : *Nominata la Belle Aurora*, en ajoutant quelques *graffiti* polissons, de même on ne peut s'empêcher ici de ne prêter qu'une oreille distraite aux bruits pessimistes qui viennent de l'Occident et de l'Adriatique. On oublie la côte voisine d'Épire dans la douceur de cet immense et merveilleux jardin qu'entourent les eaux bleues de la mer Ionienne.

Et pourtant la réalité finit par vous re-

prendre. Ce sont, dans l'antique forteresse vénitienne, les 2.500 prisonniers turcs qui roulent des cigarettes, pêchent à la ligne ou rêvent au Bosphore à l'ombre des figuiers qui se penchent du haut des terrasses vers la mer, et c'est, spectacle navrant, une malheureuse réfugiée d'Épire, devenue folle à la vue de son fils égorgé devant elle par les Albanais. Elle semblait avoir repris, dans une prostration paisible, un peu de sa raison chavirée, et des Corfiotes l'avaient recueillie comme une pauvre sœur dans le deuil. Et puis l'horreur a hanté à nouveau son cerveau et il a fallu que les sergents de police, en attachant ses bras avec des cordes, la traînaient au cabanon. Et elle a passé ainsi tout à l'heure devant moi. Ses yeux exorbités semblaient revoir l'af-

freux drame et elle poussait de faibles gémissements de bête blessée, en s'accroupissant dans la poussière, résistant, comme effrayée d'un sort semblable.

Alors soudain tous les récits venus de la malheureuse Épire se représentent à la mémoire et une immense pitié envahit le cœur,

.
La nuit est maintenant descendue. Au clocher de l'église voisine le carillon de l'horloge vient de sonner onze heures. Les derniers contrevents claquent à intervalles espacés. Sur la place Saint-Georges les cabaretiers rentrent leurs chaises. Un piano lointain égrène le duo de la *Tosca*. Corfou, l'île heureuse, va s'endormir, tandis que là-bas, de l'autre côté du détroit, les paysans de Nivitza, de Loukovo,

de Pikerni campent, tremblants et anxieux
dans les ruines de leurs demeures que
les Albanais incendièrent.

A SANTI QUARANTA

Santi Quaranta, 4 mai.

Le *Zatouna*, qui file sept nœuds, a mis deux heures et quart pour venir de Corfou à Santi Quaranta que j'avais déjà visité l'autre semaine. Le port a la même animation que mercredi dernier, les convois de mulets et de nerveux petits chevaux d'Épire montent la côte, chargés de ballots et de sacs destinés à l'intérieur du pays. Santi Quaranta est en effet le port principal, pour ainsi dire même le port unique — car la rade méridionale de Preveza ne permet pas l'accès des gros

navires — de toute cette Épire occidentale avec ses centres importants d'Argyrocastro, de Delvino et même de Janina.

La douane de Santi Quaranta a fait en un mois 70.000 francs d'affaires, sans compter tous les ravitaillements de l'armée grecque.

Abdul Hamid était personnellement propriétaire du port et de toute la région d'alentour. Les Grecs, et il n'y avait que des Grecs qui habitaient Santi Quaranta, à l'exclusion de tous musulmans sauf quelques fonctionnaires du fisc, étaient les locataires du sultan. La révolution jeune-turque a fait de Santi Quaranta un bien d'État et en a retiré le revenu de la cassette privée du souverain, mais c'est toujours au gouvernement ottoman que les habitants grecs payaient

leurs loyers. Lorsque est survenue la guerre, la Grèce a débarqué quelques troupes — un millier d'hommes — pour appuyer de ce côté l'action contre Janina, mais cet effort était insuffisant. Les forces turques augmentées de contingents albanais les ont forcés de reprendre la mer, et ce n'est que le 3 mars dernier, au moment où le gros de l'armée grecque s'emparait de Janina, qu'un modeste bombardement mettait en fuite les dernières forces turques.

Le ciel, la nuit précédente, s'était fait l'allié des Grecs. Il y avait en effet, à Santi Quaranta, près des vieux murs byzantins, un dépôt de 8.000 bidons de pétrole. Le commandant du détachement turc venait de donner l'ordre d'en charger tous les mulets de bât. « Cela servira,

déclarait-il, à mettre le feu aux villages chrétiens de l'intérieur. » Un orage éclata, et la foudre tombant sur l'entrepôt provoqua un gigantesque incendie dont la lueur se vit de Corfou.

On me raconte cette histoire dans l'ancienne mairie, où le commandant de la place m'offre le café.

Comme je sors à la recherche de chevaux qui doivent me porter vers l'intérieur, une surprise m'attend. Toute la population de Santi Quaranta est massée devant la maison sur laquelle flotte le pavillon hellénique. Elle a appris la présence d'un Français, et comme tous les Français sont philhellènes, c'est une acclamation sans fin : « Zito Hellas ! Zito Gallia ! Zito Enossis ! » (Vive la Grèce ! Vive la France ! Vive l'Union !).

Quand je comprends que c'est à moi que cette manifestation s'adresse, je suis, je l'avoue, un peu confus. Je salue, ne sachant que répondre à tous ces braves gens qui me considèrent, m'explique-t-on, comme une sorte de personnage tout-puissant qui va témoigner devant l'Europe de leur patriotisme grec, et dont le témoignage suffira à assurer la réalisation de leur rêve d'union de l'Épire à la patrie grecque. Et l'on éprouve une poignante émotion de ne pas posséder le pouvoir de leur affirmer la bonne nouvelle et de devoir rester muet !

A NIVITZA

Je croyais à Santi Quaranta avoir connu l'unique expérience d'une touchante popularité. Ce n'était rien, et mon arrivée à Nivitza restera l'un de ces souvenirs que ni l'âge ni les vicissitudes de la vie ne permettent d'oublier. Nous avons pendant trois heures chevauché au travers de prairies que le printemps a adorablement fleuries, car ceux qui longent en bateau cette côte d'Épire avec ses hautes collines arides, descendant vers la mer, ne se doutent pas que derrière ces hauteurs se cachent des vallées magnifiques

que seules la tyrannie et la barbarie turco-albanaises ont empêché de transformer en eldorados agricoles. Mon minuscule cheval avait eu beau me jeter la tête la première, par-dessus la sienne, dans le lit d'un ruisseau aux berges glissantes, mes impressions étaient souriantes et mon humeur joyeuse.

Nous venions de monter péniblement par d'invraisemblables sentiers de chèvre au flanc d'une grande colline où de très loin on apercevait les maisons étagées du grand village de Nivitza, quand au milieu d'un petit bois d'oliviers, à deux cents mètres des premières maisons, un spectacle inattendu me fit tirer en arrière la bride de mon cheval. Une partie de la population était là, et au milieu d'un groupe d'une vingtaine de petites filles,



LA COTE D'ÉPIRE A PIKERNI



LE PORCHE DE MA MAISON A NIVITZA

tenant de gros bouquets de fleurs des champs, trois gamins brandissaient deux drapeaux grecs et un drapeau français. Je mis pied à terre et alors un vieillard, aux longues moustaches blanches tranchant sur le teint recuit des joues, s'avança. Il tenait entre ses doigts, qui tremblaient fort, une feuille de papier écolier sur laquelle était écrit son discours : une harangue émue où il était question de la France protectrice des faibles et des causes justes, où l'on disait que les pauvres gens de Nivitza préféreraient maintenant mourir que de ne pas être Grecs. L'orateur termina par un triple hourra pour la Grèce, la France et l'union de l'Épire à la mère patrie.

Tout le monde reprit en chœur et les chapeaux volèrent en l'air, puis les petites

filles firent cerole autour de moi. Elles me tendaient toutes leurs bouquets avec des regards d'une si pure émotion, que j'eus voulu les prendre tous. Il y en avait de très grands, bâtis en forme de croix, la croix chrétienne ; il y en avait de tout petits où une seule rose était attachée par un lambeau d'étoffe brune à une touffe de « piganos », herbe exquisement odorante, et d'une autre verdure qu'on nomme ici l'encens du Liban. Et les pauvres petites baisaient ma main et la portaient à leur front en me donnant les fleurs. Il y en avait tant que j'en décorai le pommeau de ma selle, le frontail de mon cheval, mon chapeau, mes poches, et c'est ainsi, littéralement couvert et entouré de fleurs, que j'entrai dans Nivitza. Un cortège s'était formé, marchant à la

file indienne vu l'étroitesse du sentier, les drapeaux grecs et français en avant. Alors les deux cloches de l'église se mirent à sonner. Sur les seuils des portes, les femmes me souhaitaient la bienvenue du salut orthodoxe, « Christ est ressuscité. » A l'entrée du village, un bambin vint jusqu'à moi et puisa dans un grand mouchoir rouge et noir des roses roses épanouies, et les cloches sonnaient toujours à toute volée !

Alors l'horreur m'apparut. Le village de Nivitza, qui jadis comptait 160 maisons, n'est plus qu'un amas de ruines. Les Albanais, au soir du 13 décembre dernier, ont mis le feu à la plupart des maisons que leurs habitants avaient hâtivement quittées à leur approche. Il resta cinq vieilles femmes impotentes et deux

vieillards qui furent jetés dans le brasier. De leurs enfants qui étaient demeurés avec eux, l'un fut assassiné dans la chambre même où j'écris.

Tout a été pillé, ravagé, pendant que les habitants, franchissant la montagne, arrivaient au rivage où des navires grecs les recueillaient. Pendant trois mois, ils sont restés à Corfou hospitalisés par le gouvernement, et puis, après la prise de Janina, le pays étant débarrassé des Turcs, la nostalgie du sol natal les a repris et ils sont revenus pour ne trouver que des ruines. On a refait des toits sur les murs qui tiennent encore, et on campe tant bien que mal dans l'espoir de lendemains meilleurs. Ce lendemain, c'est l'union avec la Grèce et l'on m'en croit le messager, le prophète !

Aujourd'hui, selon le calendrier grec, c'est le dimanche de saint Thomas, celui des apôtres qui ne voulut pas croire avant d'avoir vu. J'ai vu et je crois qu'il est impossible de refuser à une population sur laquelle pèsent des siècles de torture qui n'ont jamais pu détruire son espérance, la libération définitive. J'ai mis dans la niche qui contenait les saintes icones de ma chambre d'une nuit, les petites fleurs des fillettes de Nivitza. En les regardant pendant que j'écris sur ma valise, à la lueur d'une méchante lampe, leur pur sourire enfantin émeut ma pensée. Qu'à cette génération nouvelle, sur laquelle l'affre des agonies n'a pas encore étendu son voile, soit épargné l'affreux recommencement de la terreur. Cela dé-

pend de six diplomates assis à Londres autour d'une table.

Nivitza, 5 mai.

En sortant ce matin de ma demeure d'une nuit où les insectes laissés par des Albanais ne m'avaient pas épargné, j'ai trouvé l'humble porche décoré de fleurs et flanqué des drapeaux hellène et français ; la population m'attendait et on m'a fait faire le tour des ruines, spectacle navrant auquel s'attachent pour les malheureux villageois de douloureux souvenirs. « C'est ici qu'on a retrouvé le cadavre de ma mère », me dit l'un d'eux en me montrant au milieu d'un amas de tuiles noircies un rectangle de cendres grises. « Voici où mon oncle a été tué », me dit un autre en désignant un buisson

devant le perron que l'incendie a désagrégé. Chacun voudrait me montrer sa maison détruite, comme si le Français de passage ici était l'émanation de quelque justice supérieure qui à tous pourra faire rendre ce qu'ils ont perdu. Il faut écourter cette visite ; il y a d'autres villages à voir, dont le sort, m'a-t-on dit, fut semblable. Un dernier adieu et voici la caravane partie vers Saint-Basile, au flanc de collines où les fougères s'épanouissent à l'ombre des oliviers. Toute cette contrée respire la plus calme des béatitudes, et c'est pourtant un pays de terreur et de deuil.

SAINT-BASILE

Nous redescendons vers l'ombre d'un vallon ; un village s'y cache au milieu de la verdure avec la douceur modeste des anciens monastères. Voici que reparais-
sent les drapeaux grec et français et les habitants aux mains encombrées de fleurs. Pendant qu'un notable me lit un petit discours de bienvenue, je regarde mon emblème national ; c'est le même qu'à Nivitza ; les pauvres gens n'en ont qu'un qu'ils ont fabriqué tant bien que mal et ils se le repassent de village en village. Dès que je quitte une localité, un gamin court vite par des chemins de traverse



NIVTZA. — L'ÉCOLE BRULÉE PAR LES ALBANAIS



LE VILLAGE DE NIVITZA



NIVITZA. — LA PLACE PUBLIQUE



AVANT D'ARRIVER AU VILLAGE DE PIKERNI



L'ACCUEIL A PIKERNI

porter nos couleurs à ceux qui attendent plus loin. Par contre, les drapeaux grecs sont différents ; chaque village en a deux ou trois. Ceux-là, il n'a pas été nécessaire de les improviser au dernier moment ; il devait y en avoir même du temps de la domination turque, cachés au fond de quelque armoire. Je suis le premier Français et même le premier Occidental qu'on ait jamais vu dans ces villages de la montagne, et pourtant on y connaît le nom de la France à laquelle on attribue les plus bienfaisantes et libérales vertus.

Saint-Basile a été dévasté comme Nivitza. Dans l'église où l'on me conduit, les Albanais ont, à coup de couteau crevé les yeux de toutes les icônes, brisé le naïf Christ de bois peint et volé les modestes pièces d'orfèvrerie sacrée. Je

passé au milieu de ruines, et tandis que des vieilles femmes pleurent, des enfants me tendent des bouquets de fleurs des champs ; de tout petits bébés que leurs mères tiennent dans leurs bras crispent leurs adorables petites mains sur une seule branche de feuillage ; il y a chez tous un élan d'offrande si touchant, une sorte de fétichisme d'espérance si désespéré, je lis dans les yeux de petites filles devant lesquelles j'ai passé sans pouvoir recueillir leur bouquet une telle tristesse, que je descends de cheval et je prends toutes les fleurs, toutes, dans la corbeille débordante de mes bras. Pauvres gens ! Le notable qui me haranguait à l'entrée du village déclarait : « Nous avons tout perdu, mais si nous avons l'étendard grec nous recommencerons de vivre. »

LOUKOVO

Maintenant nous revenons vers la mer. Au loin Loukovo apparaît sur un promontoire dans une situation aussi belle que Sorrente. Tous les villageois sont sur la route ; il y a même un service d'ordre assuré par un sergent et deux soldats grecs. C'est l'instituteur du village qui m'adresse la parole : sa voix est vibrante, son émotion légitime, car il n'a échappé à la mort que par miracle, son compagnon, le pope, que les Albanais avaient avec lui pris comme guides forcés, ayant été tué pendant que lui réussissait

à disparaître dans les fourrés. On me montre les tombes voisines du pope et du vicaire d'Argyrocastro : elles sont sur le bord de la route, et des croix en fleurs des champs, seule richesse que la nature ait laissée à ces déshérités, marquent l'endroit où tombèrent les victimes du fanatisme albanais.

Loukovo, comme Nivitza, comme Saint-Basile, comme Hondetzovo, dont à la jumelle j'ai vu les maisons brûlées, offre le spectacle de la ruine, et tandis que dans mes bras je serre des bouquets de fleurs d'oranger, d'asphodèles et de roses, il me faut entendre de nouveaux récits d'atrocités.

PIKERNI

La route de Loukovo à Pikerni par la montagne est en ce moment infranchissable. Il faut descendre par un chemin alpestre vers la plage que nous longeons jusqu'aux petites cabanes des pêcheurs. On attendait là-haut le voyageur français, et c'est une déconvenue. Nos porte-drapeaux, qui nous accompagnent depuis Loukovo, font des signaux désespérés, et voici que de la montagne une procession commence de descendre avec d'autres drapeaux grecs et des fleurs, tandis que les choches se mettent à sonner. Dans

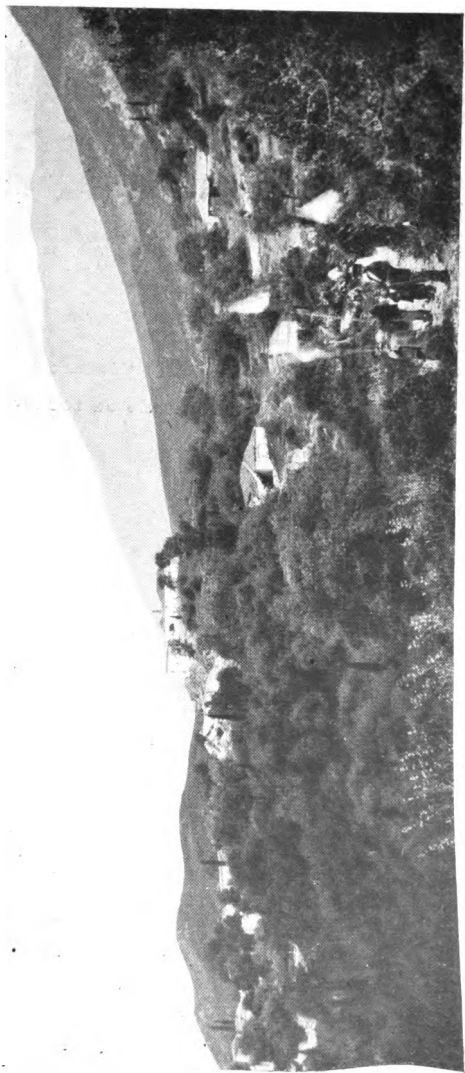
l'air limpide de ce jour ensoleillé de mai, le son parvient très clair jusqu'à nous : c'est un peu le carillon du dimanche de Pâques et c'est aussi le tocsin ; un mélange de foi et d'angoisse. Les premiers du cortège sont arrivés, et déjà un notable vient de pousser le *Zito Gallia!* que toujours de la montagne descendent, petites fourmis dans la verdure, les villageois de Pikerni : « Il ne nous reste rien maintenant ; nous mourrons tous plutôt que de ne pas être Grecs ! » dit avec feu le notable, et tandis qu'un homme brandit une immense croix de fleurs, la foule grossit, criant : « Vive la Grèce ! Vive l'union ! » Mais il se fait tard ; il faut s'embarquer pour arriver avant la nuit à Chimara. On se dispute l'honneur de porter l'hôte français sur les épaules jus-

qu'à la barque qui danse sur les lames, et pendant qu'elle s'éloigne, tous les assistants, la tête nue, entonnent l'hymne grec. Tandis que les enfants, avec les drapeaux grecs et français, courent jusqu'aux rochers du promontoire devant lequel nous allons passer, et que sur la plage les hommes crient *Zito Gallia!* (Vive la France!) là-haut, à quelque 200 mètres d'altitude, les femmes de Pikerni, massées sur le promontoire en groupes sombres qu'on distingue même sans jumelle, dans la verdure claire des oliviers, regardent s'éloigner le *Zatouna*. Et le son des cloches vibre, toujours plus frêle, dans le soir qui vient.

CHIMARA FOYER D'HELLÉNISME

Chimara, 8 mai.

A Chimara l'impression d'angoisse suppliante qui m'avait tant ému dans les villages précédents a complètement disparu. Les Chimariotes n'ont pas souffert du joug turco-albanais parce qu'ils en ont toujours fait bon marché. Les Chimariotes ont depuis des siècles formé un petit État dans l'État. C'est une colonie grecque autonome devant laquelle le gouvernement turc a dû baisser pavillon, et si le district de Chimara qui compte sept villages : Chimara, Kiparo, Vouno,



PIKERNI



L'ADIEU DES HABITANTS DE LOUKOVO



UN CHIMARIOTE

Drymadès, Palassa, Piloni et Kouvessi, avec 12.000 âmes, payait en tout et pour tout 16.000 francs par an d'impôt à la Sublime-Porte, celle-ci acceptait avec reconnaissance ce tribut, avec la certitude qu'en demandant davantage elle n'obtiendrait rien du tout. Dans ces conditions les Chimariotes, citoyens grecs de fait depuis longtemps, ne manifestent pas la moindre anxiété pour l'avenir. Si la diplomatie européenne voulait les joindre au royaume d'Essad pacha, d'Ismaïl Kemal ou de tout autre monarque albanais de fantaisie, ils continueront purement et simplement leur politique indépendante d'autrefois, et là où tout l'empire ottoman n'a pas réussi à imposer sa loi, le roi de Scutari aura peu de chances de faire accepter la sienne.

Je ne saurais ici faire l'histoire de Chimara depuis le xv^e siècle où les Chimariotes formaient, avec un étendard bleu et blanc, les couleurs grecques, un corps d'élite dans les troupes de Georges Castriote en lutte avec les sultans. Chimara était alors un district d'une étendue double. Ali pacha réussit par sa politique d'extermination et de menaces à convertir à l'islamisme un certain nombre de villages de l'autre côté de la montagne. Malgré cela le district continua jusqu'en 1833 à former un épiscopat grec séparé. Jusqu'à aujourd'hui les Chimariotes ont joui de par leur force (et ce sont des tireurs aussi redoutables que les Suisses) du privilège de porter les armes, de ne payer aucun impôt foncier, aucun impôt

sur le tabac et d'être affranchis des droits de douane.

Ils se gouvernaient eux-mêmes grâce au système primitif des *demogeronties* (Sénat du peuple), les huit anciens des villages rendant la justice et administrant la commune. Pour les affaires concernant le district tout entier, les *demogeronties* se réunissaient au village principal de Chimara et cette institution patriarcale suffisait à assurer l'ordre et la tranquillité.

Dans ces dernières années, le gouvernement turc qui n'avait jamais eu le moindre représentant dans le district, estima de sa dignité d'envoyer tout de même quelqu'un et dépêcha un *kaïma-kan*, un *hodja*, un juge, un procureur, deux secrétaires pour les précédents

fonctionnaires, quelques gendarmes et deux télégraphistes. Ces différents personnages, logés au pied du village, dans deux édifices qu'on construisit pour eux, entrèrent en rapport avec la population qui accepta leur présence avec d'autant plus de facilité qu'ils n'étaient point gênants. Intimidés par l'attitude nettement intransigeante des Chimariotes, les fonctionnaires turcs restaient chez eux, se contentant de gratter beaucoup de papier et de dénoncer à Constantinople les sentiments philhellènes de leurs administrés. Il arrivait de temps à autre un ordre d'incarcérer l'un d'entre eux, mais devant l'impossibilité de l'exécuter le malheureux kaïmakan en référait à Janina et l'affaire en restait là.

Les Chimariotes affichaient le plus

parfait sans-gêne à l'égard de l'autorité turque. A l'étranger, ils s'inscrivaient aux consulats de Grèce. Certains d'entre eux étaient officiers grecs, et malgré cette qualité revenaient à Chimara rendre visite à leur foyer. La situation était cependant pour eux délicate, car l'état perpétuel d'insubordination a ses dangers. Aussi quand l'enrôlement des chrétiens dans l'armée turque fut décidé, 700 jeunes Chimariotes préférèrent s'expatrier (beaucoup d'entre eux sont venus en France, notamment à Saint-Étienne, dans nos usines métallurgiques) que de jouer à cache-cache avec l'autorité turque. Tous ceux-là sont immédiatement revenus au moment de la déclaration de guerre prendre rang dans l'armée grecque.

L'arrivée au pouvoir du régime jeune-

turc ne modifia pas la situation, mais modifia la tactique.

Le nouveau kaïmakan chercha à détourner les Chimariotes de leurs sentiments philhellènes en faisant miroiter à leurs yeux les avantages d'une union avec Ismaïl Kemal et les Albanais contre la Sublime-Porte. Ce jeu fut sans succès. Les Chimariotes écoutèrent la voix de l'un d'entre eux, officier grec démissionnaire, M. Spiro Spiromilio, le Venizelos de ces Crétois d'Épire. Il ne devait y avoir à Chimara qu'un dogme politique : l'union avec la Grèce. Toute autre combinaison ne pouvait exister. Était-ce pour favoriser les intrigues intéressées du kaïmakan albano-turc que des Chimariotes ayant fait fortune en Russie ou en Égypte avaient légué des centaines de mille

francs pour l'Église et les écoles grecques de Chimara ?

Dans les premiers jours d'octobre dernier, le kaïmakan fit savoir, par l'intermédiaire de M. Andreas Dimas, chargé des rapports entre la population et l'autorité turque, que la Turquie appelait sous les armes tous les citoyens de l'empire ottoman. Cette communication, qui n'eut qu'une abstention générale pour réponse, confirma les Chimariotes dans leur idée que la guerre était proche, car sur cette côte de l'Épire les nouvelles sont rares et difficiles et le télégraphiste turc ne communiquait pas les dépêches qu'il recevait de Janina. Une grande fièvre agita Chimara. On compléta la garniture des cartouchières et on attendit. Le 18, à

6 heures du soir, le télégraphiste laissa filtrer l'annonce de la déclaration de guerre qu'il venait de recevoir. Le 19, elle était officielle. On vit alors de la montagne descendre les quelques fonctionnaires et gendarmes turcs qui y étaient éparpillés et se réunir à ce que les Grecs d'ici appellent le *Castello*, les deux bâtiments de l'esplanade qui est au pied du village. Il y eut en tout réunie là une quarantaine de personnes. Pendant un mois, alors que la guerre faisait rage en Thrace, en Macédoine, en Épire méridionale, à Chimara on demeurait dans l'expectative. Trois Turcs venaient chaque matin au marché acheter des légumes et de la viande et s'en retournaient au *Castello*, où les autres menaient une vie de reclus.

Pendant ce temps, les Chimariotes regardaient la mer du côté de Corfou. M. Jean Spiromilio, revenu le 6 novembre à Chimara, avait annoncé que son frère préparait quelque chose, mais il n'en savait lui-même ni l'importance ni la date.

Le 18 novembre, à 8 heures du matin, M. Jean Spiromilio, qui dormait encore (dans la chambre même où j'écris ce récit), entendit des cris. Sa femme sauta du lit, et ouvrant la fenêtre apprit de la voisine que des bateaux étaient arrivés et qu'elle avait entendu un coup de canon. M. Jean Spiromilio se précipita au balcon du salon d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse d'ensemble sur la rade et aperçut en effet trois canonnières fluviales, ce que les Grecs appellent des *Potamos*,

dans la crique du sud. Tout le village était en rumeur, des *zito* (vivats) s'échangeaient dans la population qui dévalait vers la plage au travers des escaliers et des voûtes byzantines. Pendant ce temps, l'angoisse était au camp turc. M. Andras Dimas s'y était rendu avec deux vieillards. L'un des Turcs, qui était par hasard sur la hauteur voisine de Saint-Theodore, était venu donner l'alarme. Les quarante serviteurs du sultan, sortis du *Castello*, se concertaient sur la direction à prendre pour fuir. M. Dimas les rassura et surtout le secrétaire du procureur, qui pleurait. « Les Grecs ne vous feront pas de mal », disait-il. Une demi-heure s'était passée, maintenant on entendait une pétarade intensive. Suivant la coutume de ce pays la joie se manifeste

par des salves (et j'en ai vu moi-même hier l'expérience. Pendant une tentative de sieste, une vingtaine de patriotes redescendus de la montagne où le bruit d'une attaque albanaise les avait fait en hâte grimper, ayant appris ma présence, sont venus faire fonctionner leurs fusils Gras sous mes fenêtres). L'arrivée de 200 volontaires crétois et épirotes de M. Spiromilio avait déchaîné l'enthousiasme.

Les Turcs rentrèrent en hâte dans l'un des bâtiments du *Castello* (qui sert maintenant de caserne aux détachements grecs). Seuls les deux télégraphistes tentèrent quelque résistance et tirèrent sur les arrivants. Les autorités et gendarmes turcs ne se rendirent qu'à un détachement de l'armée régulière hellène représentée par un officier de marine et quel-

ques matelots qu'on fut en hâte quérir à la plage pour cette formalité. Le semblant d'autorité du sultan, après quelques années d'infructueux essais, avait cessé d'exister à Chimara. Les gendarmes, les trois juges, le procureur, le mufti et son secrétaire, le trésorier et son secrétaire, un des télégraphistes (l'autre fut tué), le douanier (?) et le médecin furent embarqués pour Corfou. Quant au kaïmakan, depuis deux semaines il était parti...

La tâche n'était pas terminée. Les villages albanais voyant les premiers succès de l'attaque grecque contre Janina avaient repris courage. Jamais, croyaient-ils, on n'arriverait jusqu'à eux. Le 1^{er} décembre à Pyliori, le 3 décembre à Logara, le 9 février de nouveau à Pyliori il fallut

livrer combat. Au premier engagement, les Grecs eurent 7 tués et 5 blessés, au second 5 tués et 2 blessés, au troisième 2 tués et 12 blessés. Les pertes turques sont inconnues. L'histoire des batailles, surtout dans le bassin de la Méditerranée, a l'exagération numérique facile. « Nous étions 350 contre 3,500 ! », me dit-on en sirotant un café à la turque. Des divers récits que l'on m'a fait, je ne veux retenir, n'étant pas le Xénophon de cette épopée, que deux anecdotes. Pour le dernier combat, celui du 9 février, l'armée régulière turque avait envoyé 500 hommes de Delvino avec deux canons. Le mulet qui portait le premier tomba dans un précipice. Le second fut volé, dans un village où le détachement turc avait fait halte, par les Albanais. L'instinct de ra-

pine avait été plus fort que le sentiment militaire !

Quand eut lieu ce même combat, il ne restait plus à Chimara que trois personnes. Tout le reste, femmes et enfants, était avec les troupes dans la montagne, et c'étaient les femmes qui portaient les munitions.

Aujourd'hui il y a 2.000 hommes de troupes régulières dans ce district, appuyées par tous les volontaires ; tous les hommes, sans distinction d'âge, portent les armes.

Comme j'interrogeais un vieux palikare, portant la *fustanelle*, le petit jupon blanc plissé, costume national, il me répondit : « J'ai soixante-cinq ans, mais je veux vivre jusqu'à ce que l'union avec la Grèce soit complète et je tiens mon fusil ! » Et

il me tendait un mannlicher en m'avertissant : « Il est chargé ! ».

Tous ces souvenirs, toutes ces anecdotes, c'est dans le salon de M. Jean Spiromilio que je les entends. Des divans et des chaises sont tout le long des murs où de vieilles estampes, représentant le roi et la reine de Grèce ainsi que Sadi Carnot, sont accrochées à côté d'innombrables photographies familiales. Sur une porte condamnée, il y a, peinte en bleu sur la chaux, la généalogie hellène des Spiromilio et en face, en guise de frise, une archaïque fresque de Corfou au temps des Vénitiens décore le mur.

C'est un défilé de notables, d'hommes en armes, de gens dont le regard pétille d'intelligence et de malice. On m'adresse

la parole en français, pendant que je tourne entre mes doigts une petite rose rose qu'un jeune berger, Mylio Bolanos, est allé cueillir pour moi sur la colline de Saint-Michel et qu'il m'a offerte tout à l'heure avec un sourire de satisfaction comme je sortais du *Castello*.



CHIMARA. — LE CAFÉ DE LA NOUVELLE HELLADE



CHIMARA



PAYSAGE DE CHIMARA



CHIMARA. — LA CRIQUE DU SUD AVEC CORFOU A L'HORIZON

LA COTE D'ÉPIRE

Chimara, 9 mai.

Un vent violent qui empêche le *Zatouna* de quitter Corfou pour venir me rechercher me bloque à Chimara, car je ne peux songer à entreprendre avec mon distingué compagnon et interprète, qui est sexagénaire, la traversée des montagnes pour rejoindre à Santi Quaranta la route de Delvino et de l'intérieur. Toute cette région, en effet, de Janina à Argyrocastro, dépend de Santi Quaranta et en dépendra toujours. C'est la seule brèche par laquelle on peut passer. Quant à la

côte, et en particulier Chimara, elle dépend, pour son ravitaillement, de Corfou, qui ferme toute une partie de l'horizon ; il suffirait de voir, derrière le village, les hauteurs abruptes, volcaniques, qui barrent les chemins de l'Est pour comprendre la situation. Sur tout ce versant fertile de la mer Ionienne, les Grecs sont établis à demeure, frères des Corfiotes, leurs proches voisins. Cette fraternité est si complète que les Turcs étaient arrivés eux-mêmes à ne plus la nier. Ils maintenaient, pour la forme, un semblant d'autorité sur ces villages complètement grecs, grecs depuis des siècles, grecs de culture autant que de sentiments. Si je n'ai pas été peu surpris de trouver ici bien des personnes parlant français, je l'ai été davantage de découvrir que cette culture

occidentale ne datait pas d'hier, et une édition séculaire du *Voyage du jeune Anacharsis* n'a pas été la moindre de mes trouvailles à Chimara. Il serait assez pitoyable de voir la fantaisie de la diplomatie européenne disposer, en faveur du royaume aussi tragique que comique d'Albanie, de ce petit centre actif, énergique de civilisation hellène et occidentale. Les droits de Chimara à l'union avec la Grèce sont autant motivés par ses traditions, son patriotisme, que par sa situation géographique et économique. C'est le dernier clou planté au pavillon bleu et blanc en haut de la hampe de la côte d'Épire ; mais il est si bien enfoncé qu'aucune tempête ne pourra l'arracher ; l'étoffe tout entière cédera plutôt !

Ce n'est donc pas pour la seule vanité

d'agrandir ses frontières que la Grèce a fixé les limites de l'Épire hellène sur la côte, au nord de Chimara. Chimara ne peut pas ne pas être grecque, parce qu'elle l'est déjà. Les Chimariotes sont célèbres dans tout le royaume hellénique. On les cite en exemple de patriotisme. Ils ont droit aujourd'hui à la récompense de leur attachement à la mère patrie.

La Grèce demande donc que la nouvelle frontière parte de la baie de Gramata en remontant le cours du petit ruisseau qui s'y jette jusqu'à la ligne de faite des monts Keravnia dont le sommet de Kjorl, qui a plus de 2.000 mètres, serait le point d'où la frontière se dirigerait vers l'est. Ce tracé a l'avantage d'englober dans le territoire grec l'arrière-pays de Chimara, car si l'on veut la pacification

définitive de cette région il est impossible de laisser Chimara sous la menace des Albanais de la montagne. Jusqu'ici, en montant une garde perpétuelle sur la hauteur, les Chimariotes ont protégé leurs villages contre ces pillards, ce que n'ont pu faire les habitants moins nombreux de Nivitza, de Loukovo et des autres villages que j'ai visités ces jours derniers. Mais cet état de guerre n'a pas été sans nuire aux travaux agricoles et au commerce de cette région. Le jour où le gouvernement grec sera dans la possibilité d'assurer lui-même, étant sur le territoire, la police dans ce district et où il occupera effectivement les points stratégiques indispensables, on dormira en paix dans les villages de la côte d'Épire.

Autrement c'est vouloir de gaieté de

cœur perpétuer l'état de choses contre lequel le gouvernement ottoman avait été impuissant, et livrer purement et simplement les Grecs paisibles et laborieux de toute cette région au brigandage traditionnel des Albanais, qui sera d'autant plus audacieux que la souveraineté leur aura été reconnue par l'Europe.

Pendant le séjour forcé que je fais ici, je recueille le plus de détails possibles sur la vie et les coutumes des Chimariotes. J'avoue que l'institution des démogéronties, de ces conseils de huit vieillards dirigeant les affaires en commun, m'avait séduit. On m'a donné sur leur action d'assez piquantes précisions. Les Chimariotes, toujours bardés de cartouchières et ne lâchant pas leur fusil, ont un peu le tempérament de nos frères corses et il

arrive qu'entre jeunes guerriers que pique une jalousie ou que démange une offense, des balles mortelles sont échangées. C'est alors une vendetta en règle. Les démogéronties jouent un rôle conciliateur. Elles réunissent les familles ennemies, et, comme un président de chambre des divorces, leur prêchent le pardon des injures. Et si la raison l'emporte sur la soif de vengeance, tout finit par un dîner où l'on s'embrasse. Sinon la vendetta continue. Les dîners sont ici d'ailleurs fort en faveur. Tout citoyen riche convie chaque jour huit, dix, jusqu'à vingt voisins à sa table. Et l'on mange « l'agneau à la palikare ».

Que de coups de fusil feront retentir les échos de la montagne et que « d'agneaux à la palikare » mangera-t-on le

jour où un bateau de Corfou apportera à Chimara la nouvelle que l'union avec la Grèce est chose faite !

Pour l'instant, nous sommes depuis trois jours sans nouvelles du monde extérieur. Un brave homme s'est dévoué. Il est parti tout à l'heure à pied pour Santi Quaranta. Il marchera tout l'après-midi et toute la nuit pour attraper le courrier autrichien qui, de Brindisi, touche à Santi Quaranta vers neuf heures et demie du matin, avant de gagner Corfou. Et c'est ainsi que mon dernier télégramme et ma dernière lettre, par Corfou, vous parviendront. On lui a cousu le courrier dans un petit sac qu'il a caché dans sa chemise et il est parti par les sentiers difficiles de la montagne, chemins que seuls connaissent les Chimariotes et les chèvres.



LE CAPITAINE SPIROMILIO ET UN VOLONTAIRE DE CHIMARA



DELVINO. — PLACE CENTRALE



DELVINO. — LE QUARTIER GREC.



DELVINO. — LE CLERGÉ ET LES JEUNES FILLES DES ÉCOLES



DELVINO. — SOUS MES FENÊTRES



DELVINAKI. — LA RÉCEPTION SUR LA ROUTE



UN ARC DE TRIOMPHE SUR LA ROUTE D'ARGYROCASTRO

VERS L'INTÉRIEUR DE L'ÉPIRE

Janina, 7 mai.

Revenu à Santi Quaranta, après avoir été salué à mon départ de Chimara par des décharges de mousqueterie formidables, je n'ai pu qu'hier matin me mettre en route pour Delvino et Argyrocastro. Ce retard avait déçu des milliers de montagnards qui, après une nuit entière de marche, avaient passé toute la journée de jeudi sur le bord de la route pour crier « Vive la France ! » et m'attester leur foi et leur espérance hellènes. Il y en a eu cependant qui ont tenu bon, ont

passé encore une nuit à la belle étoile, et ce matin m'ont tendu leur humble placet écrit au crayon sur du papier à chandelles. Ceux-là n'avaient pas de drapeau français ; un morceau de toile blanche avec une croix bleue grossièrement cousue, au bout d'une forte branche, était le seul étendard autour duquel ils se seraient. Il y avait là des hommes et des femmes en haillons, de véritables déshérités, d'une tragique beauté avec leur sourire illuminé quand je saluai leur pauvre emblème. « Depuis trois jours que la rumeur de la venue d'un Français circule dans le pays, me dit le Dr Kytariole, qui dirige un admirable petit hôpital de campagne près de Santi Quaranta, vous n'imaginez pas l'émotion et la joie. On attend tout de vous : la libération et

l'union avec la Grèce. Vous apportez à ces pauvres gens une espérance infinie. » Toujours cette même impression émouvante, poignante. Après des siècles de servitude les Épirotes ont enfin entendu sonner l'heure de la délivrance ; ils n'arrivent pas à s'imaginer qu'on puisse donner à leur histoire un tour différent, qu'on puisse inventer le joug albanais, cent fois pire que le joug turc. C'est en effet une chose tellement inhumaine que je me refuse moi-même à croire que cette hypothèse ait pu sérieusement être envisagée à Londres. Ce n'est pas une question de frontière arbitraire, augmentant de plus ou moins de kilomètres carrés le royaume hellénique, c'est une question de conscience européenne.

DELVINO

Mon arrivée à Delvino, pittoresquement situé dans une large gorge, de l'autre côté de la plaine du Kaliassa, est un événement dont je n'avais pas prévu les proportions. Il y a là 2.000 personnes avec une quantité de drapeaux hellènes et français. Sur le talus surélevé de la route se tiennent de petites filles d'une importante école grecque, toutes vêtues de bleu ciel et blanc, qui entonnent en français une *Marseillaise* approximative pendant que la foule vocifère *Zito Gallia!* et que le maître d'école, entouré de neuf

popes, dont le supérieur du couvent de Saint-Jean-de-l'Apocalypse, adresse au Français qui vient le voir un vibrant discours dont la conclusion est : « Vive la France ! Vive la Grèce ! Vive l'union ! Vive le roi Constantin ! » Ces cris sont répétés par la foule avec enthousiasme.

Delvino est une ville de 4.000 âmes, moitié Grecs, moitié Albanais. Ces derniers n'ont pas sur la patrie albanaise des idées bien précises. Le président du comité albanais de Delvino, Namik bey, qui avait représenté l'an dernier ses concitoyens à l'assemblée albanaise de Bérat, de même que le maire musulman de Delvino ont signé le plébiscite en faveur de l'union avec la Grèce ces jours derniers. Un grand nombre d'Albanais que je rencontre — et on les distingue à leur fez

rouge — me saluent comme les Grecs. De l'enquête à laquelle je me suis livré pendant les quelques heures que j'ai passées à Delvino, il appert que la population albanaise de ces districts mixtes ne demande qu'une chose : la conservation des biens qu'elle a acquis. L'idée d'un royaume d'Albanie n'existe pas d'ailleurs. Si dans Delvino même la population se partage par moitié entre les deux nationalités, dans l'ensemble du district, sur 22.000 habitants, il n'y a que 5.500 Albansais. Les Albansais de Delvino, qui ne sont musulmans que depuis Ali pacha, ont gardé de leur religion primitive grecque les coutumes : ils vont aux funérailles du rite grec, prennent part aux lamentations, envoient leurs fils et leurs filles aux écoles grecques.

J'ai été rendre visite à l'institutrice qui avait dirigé avec tant de bonne volonté et de succès le chant de ses élèves. Je vois dans la salle d'école la *Marseillaise* encore écrite en caractères grecs, avec prononciation figurée, sur le tableau noir de la classe. L'institutrice elle-même parle le français ; elle vient de l'école normale de Corfou. Elle s'excuse de n'avoir pu faire mieux : « Il n'y a que deux jours que nous savons que vous alliez venir. » Comme je la remercie de tant de peine : « Je n'ai fait que mon devoir, dit-elle ; la France est notre protectrice et notre amie. »

VERS ARGYROCASTRO

Il me faudrait beaucoup plus de feuillets que je n'en puis écrire immédiatement pour le télégraphe afin de donner une idée approximative de ce qu'a été le voyage de Delvino à Argyrocastro. Tout ce que j'ai vu, senti, éprouvé jusqu'ici pâlit auprès de cet accueil. Tous les cinq cents mètres, il a fallu m'arrêter pour passer sous des arcs de triomphe, entendre un discours, assister à des danses paysannes, être salué par des salves, recevoir des fleurs, me voir tendre des œufs durs. Sur la coquille rouge de



UN COIN D'ARGYROCASTRO



ARGYROCASTRO. — VUE GÉNÉRALE



ARGIROCASTRO. — « VIVE LA GRÈCE ! VIVE LA FRANCE ! »

l'un d'eux, un couteau a gravé en français : « L'union ou la mort ! » C'est un élan si exceptionnel que je désespère de pouvoir concentrer télégraphiquement une telle succession de visions cinématographiques, dont chacune vaut historiquement, pour la pleine compréhension des sentiments de l'Épire, des notes détaillées.

Mon arrivée à Argyrocastro est du délire. Le soir, une procession de milliers d'habitants tenant en main des bougies m'accompagna, sous les vieux remparts féodaux, jusqu'à la cathédrale et le modeste palais archiépiscopal. Si de temps à autre le cri de « *Zito Chronos !* » (Vive le Temps !) n'était venu se mêler aux clameurs de « Vive la France ! Vive Constantin ! » j'aurais pu oublier que je n'étais qu'un simple journaliste.

LA VALLÉE D'ARGYROCASTRO

Argyrocastro, 10 mai.

Je vous ai télégraphié succinctement l'impression étourdissante que m'avait laissée mon voyage de Delvino à Argyrocastro. Je crois nécessaire d'y revenir avec quelques détails, parce qu'il y a là, comme je vous l'ai dit, la révélation des sentiments de l'Épire et de la situation actuelle.

De Delvino au col de Musina la route serpente au flanc des hautes collines qui méritent même le nom de montagnes, dans un paysage merveilleux. C'est tout le

long de cette route un défilé continu de petits convois d'ânes et de mulets qui viennent à Delvino chercher le ravitaillement que Santi Quaranta y envoie. Il n'y a pas d'autres routes de pénétration. Le système géographique général de l'Épire est d'une simplicité frappante. A l'ouest, une région côtière, de Preveza à Chimara, séparé de l'intérieur du pays par de hautes chaînes de montagnes abruptes et par conséquent tributaire de Corfou. Au centre de cette ligne côtière une trouée : Santi Quaranta, qui permet à la petite plaine, au fond de laquelle est Delvino, et qui est une sorte d'antichambre de l'Épire centrale, de faire partie elle aussi du système de la zone côtière et d'être au même titre tributaire de Corfou. A partir de Delvino, c'est un barrage de

montagnes et au col de Musina, on tombe dans la longue et large vallée d'Argyrocastro qui se ravitaille au sud par Janina, au nord par Delvino et le col de Musina. Cela forme économiquement un ensemble excessivement simple, trop simple même tellement tout s'y tient étroitement.

Au point de vue ethnographique, nous avons dans la région côtière, une écrasante majorité de population grecque, mais paisible et craintive, exception faite de la citadelle intransigeante et belliqueuse de Chimara. Cette population a vécu sous la terreur de la minorité albanaise pillarde de la montagne, d'une audace d'autant plus grande qu'elle avait le secret appui de l'autorité ottomane et que le brigandage était le plus clair de ses revenus. Quand on pense que dans le

district de Delvino il y a eu 67 villages et petites agglomérations agricoles (*tchiflick*) grecs récemment dévastés, pillés et brûlés, on peut se rendre compte des méfaits des bandes albanaises. L'occupation par l'armée grecque de cette région a eu pour résultat de faire prendre aux chefs de bande les plus notoires le chemin du nord, comme ce Mohamed bey Kokas, qui détruisit Nivitza, le premier village que j'ai visité. Il est en ce moment à Vallona, où il doit se distinguer par ses remarquables plaidoyers pour la plus grande Albanie ! Il verrait évidemment avec le plus vif déplaisir réduire son terrain de chasse !

Si aujourd'hui la paix règne en Épire occidentale, si les villageois rentrent dans les ruines de leurs demeures et se

remettent à l'ouvrage, il ne faut pas se dissimuler que la présence des 7.000 hommes du corps d'occupation de cette région (Chimara - Argyrocastro) est le facteur essentiel de cette résurrection. La Grèce, par simple devoir moral vis-à-vis de ses enfants d'Épire, sera obligée de maintenir ce 9^e corps pour une besogne de gendarmerie aussi longtemps que les bandes albanaises n'iront pas exercer leur industrie locale au sein de leur propre royaume. Quant à la petite population agricole albanaise, autrefois chrétienne, qui est actuellement mêlée à la population grecque et vit avec elle dans des rapports médiocres, mais cependant assez étroits, elle accueillera avec un sentiment semblable de délivrance la fin du régime d'oppression que l'impunité assurée par

l'impuissance turque aux bandes et à leurs chefs redoutés faisait régner sur le pays. Il n'y a pas de nationalisme assez fort pour faire considérer la servitude, la vie précaire et l'absence de justice comme des maux nécessaires.

Au col de Musina, où je devais trouver réunie la population de tous les villages qui sont autour de Drovieni, le principal d'entre eux, au nombre d'un millier de personnes, qui m'attendaient depuis deux heures du matin, on entre comme je l'ai dit, dans une région nettement différente. Alors que sur la côte, à Delvino même, j'avais affaire à des Grecs dont les yeux sont constamment tournés vers Corfou, à des Grecs que le voisinage de la mer a encouragés à venir à Patras et au Pirée ou à être en constant rapport avec les îles

grecques de la mer Ionienne, et ne sont pour ainsi dire que les riverains orientaux du lac grec de Corfou, ici j'ai pour la première fois entendu le cri de « Vive l'Épire libre ! »

Les gens de la côte ne connaissent que la Grèce. Ils orient : « Vive la Grèce ! Vive le roi Constantin ! Vive l'union ! » sans qu'un sentiment national local occupe leur pensée. Ce sont des Grecs auxquels il ne manque qu'une estampille officielle. Ici au contraire l'idée épirote tient sa place. Il y a l'amour-propre d'être une nation qui a joué dans l'histoire hellène un rôle prépondérant depuis Pyrrhus, fils d'Achille. Ses klephtes, ses armatoles, ses bienfaiteurs et ses savants ont fait de son irrédentisme une chose forte, dont la cohésion doit assurer aujourd'hui la vic-

toire. Jusqu'ici je n'avais connu que des Grecs, des Grecs comme les autres, fixés à Santi Quaranta, à Nivitza, à Chimara comme j'aurais pu en rencontrer aux environs d'Athènes. A partir du col de Musina, tout, aussi bien dans le costume que dans l'attitude, les paroles, les devises, m'indique que je pénètre dans une région où la race a gardé son absolue pureté, sans mélanges extérieurs, sans affaiblissements. Ici commence la véritable Épire.

La plaine d'Argyrocastro que baigne un affluent de la Voioussa est large et les cultures y sont méthodiques. Sur le contrefort de la rive gauche, les villages se succèdent presque sans interruption. La route qui de Delvino descend par le col de Musina en lacets assez brusques,

donnant au panorama que ferment des cimes encore neigeuses des aspects multiples et remarquables, rejoint celle de la plaine au village de Grapsi. Au croisement des deux routes, deux chênes, se penchant fraternellement l'un vers l'autre, forment une arche naturelle. On l'a ornée de banderoles, décorée de drapeaux, et l'instituteur d'abord, puis le pope qui a assuré son bonnet noir sur son petit chignon et mis ses lunettes, me lisent des discours où il est question de la libération de l'Épire, de l'appui de la France, de l'amour de la Grèce. (A force d'entendre de semblables adresses, j'arrive maintenant à comprendre assez bien le grec moderne !)

Pendant que cette lecture se poursuit, une vingtaine de femmes en grand cos-

tume d'apparat : veste de velours avec deux basques pointues en queue d'hirondelle retenue par la ceinture, jupe blanche plissée comme la *fustanelle* des Palikares, jambières aux rayures horizontales multicolores, et turban de toile blanche encadrant le visage à la manière de nos religieuses, se sont mises en cercle. Elles se tiennent par leur mouchoir. Dès que les discours sont finis et que des acclamations ont salué les péroraïsons, la danse commence. Les hommes ont pris la direction de cette farandole. Ils chantent en levant le pied, comme au début d'un menuet, deux vers que toutes les femmes reprennent en avançant vers la droite avec ce même balancement rythmé. C'est un vieux chant guerrier qui rappelle les exploits de Djavela de Souli, un héros

des guerres contre Ali pacha, tyran d'Épire. Les femmes ne sont pas les moins ardentes. Certaines ont des cartouchières à la ceinture et un fusil à l'épaule. Il y en a une, au visage brûlé de soleil, aux yeux enflammés, qui est délirante d'enthousiasme. Elle tient sa carabine d'une main et lance vers le ciel d'assourdissants coups de feu. Elle me tire ainsi dans l'oreille, puis se précipite sur ma main qu'elle baise, et rentre dans la farandole avec frénésie. Les aventures de Djavela prennent un tour inattendu. Il est maintenant question de la prise de Janina par l'armée grecque, ce qui est bien, en effet, la fin du régime maudit d'Ali pacha !

On a peine à nous laisser repartir. Il faut s'arracher à tous ces braves gens

qui danseraient ainsi jusqu'à la nuit. D'ailleurs il est déjà tard, trop tard pour que je puisse prendre des photographies. Combien je le regrette et vais le regretter jusqu'à Argyrocastro, car il n'arrive qu'une fois dans une vie de parcourir une telle voie triomphale. Tous les villageois sont sur la route et les arcs de triomphe se succèdent. Ce sont les gens de Liougari, Frastani, Foritza, Taria-chates, Haskovo, Vanista, Gorantsi, Der-vitsani, et je n'ai noté que ceux-là. Partout ce sont les inscriptions : « L'union ou la mort ! » (En français ou en grec.) « Vive l'Épire libre ! Vive le roi Constantin ! Vive la France ! » Il y a des arcs touchants de simplicité : 3 grosses poutres avec quelques feuillages de lauriers. Il y en a de plus compliqués avec des bande-

roles brodées. Là on a semé des fleurs sur vingt mètres de route. Ici le pope avec trois enfants de chœur a apporté de sa petite église les objets sacerdotaux pour donner un peu plus de lustre à la réception.

Là il y a un plateau avec de la confiture, du loukoum et le traditionnel verre d'eau, ailleurs un petit verre d'une misérable eau-de-vie locale, qu'on apporte avec une vénération extrême jusqu'à la voiture. Partout les jeunes femmes ont mis la belle robe et les quelques bijoux qu'elles portaient au récent dimanche de la Pâque orthodoxe et à droite ou à gauche de la route sont en cercle, prêtes à la danse. Et ce sont toujours et encore des discours, des adresses, des chansons, des coups de fusil, des fleurs.

Il y a un minuscule village dont je ne sais malheureusement plus le nom qui comptait bien en tout vingt personnes. Ils n'avaient pas, dans ce village-là, écrit de discours ni préparé de danses. Ils étaient trop peu nombreux. Ils s'étaient simplement serrés autour de leur pope, les petits enfants par-devant, et ils formaient un pauvre petit groupe au pied de la double potence, presque nue, qui devait être leur arc triomphal. Quand la voiture s'arrêta, le pope dit quelques mots, à peine quelques mots. Et comme je demandais à mon compagnon de me traduire ce si bref discours il me répondit : « Il dit qu'il espère que Dieu vous fera une vie heureuse puisque vous êtes venu jusqu'ici voir les gens malheureux d'Épire. »

ARGYROCASTRO

Argyrocastro, 11 mai.

Je ne voudrais pas, après notre excellent collaborateur Labranche, qui suivit pour le *Temps* avec tant de talent, la marche de l'armée grecque et me précéda ici, décrire à nouveau Argyrocastro avec ses maisons accrochées comme des nids de guêpes aux flancs de cinq contreforts de la montagne et dominées par l'immense forteresse byzantine d'Alexis Comnène, dont Ali pacha devait faire plus tard l'une des citadelles de son règne tyrannique.

Comme au jour où notre collaborateur



FEMMES DE LA VALLÉE D'ARGYROCASTRO



PRÈS DU COL DE MUSINA



APRÈS DELVINAKI



DANSES PAYSANNES

y vint avec notre consul à Janina et M^{me} Dussap, la ville est en fête et le métropolitain grec, M^{sr} Basile, qui depuis seize ans veille avec une rayonnante bonté sur les chrétiens de cette partie de l'Épire, ayant successivement occupé les évêchés de Janina et de Berat, est venu sur la route souhaiter la bienvenue au journaliste français, à l'envoyé du *Temps*. C'est aux côtés du prélat, qui appuie sa verte vieilllesse sur une haute canne à pommeau d'argent, que je remonte toute la côte au milieu d'une foule qui pousse des acclamations en agitant des drapeaux. Nous arrivons ainsi à l'ancien palais de justice, vaste édifice d'architecture archaïque, avec de larges galeries intérieures en bois donnant sur un hall central. La foule qui nous a accompagnés

C'est un vieil hymne qu'on chantait déjà du temps de Byzance. L'autorité turque n'aimait pas ce cantique. Elle obligeait à en modifier les paroles et à ne pas prononcer les mots de « nos rois », il fallait dire « les fidèles ». Maintenant le cœur peut enfin librement s'exprimer, et c'est avec une conviction enthousiaste que l'on chante :

Nikas tois basileusi
Kata barbaron doroumenos.

Il y a à peine deux mois que l'armée turque a évacué Argyrocastro et que les Grecs y sont entrés. La ville s'est transformée. Les boutiques de marchands de couleurs et les merciers ont fait fortune. Tous les pots de peinture bleue, tous les bouts d'étoffe azurée ont preneur. On a

badigeonné jusqu'aux *moucharabiehs* aux couleurs nationales grecques. Les musulmans, qui sont ici nombreux, s'étant groupés dans les villes principales, comme le faisait remarquer Etienne Labranche, pour y jouir d'une supériorité qu'ils n'avaient pas dans tout le reste du pays, sont parfaitement calmes et respectueux du nouvel état de choses. La conduite exemplaire des troupes grecques les a remplis de stupéfaction. Ils s'attendaient à un pillage de l'armée victorieuse. Du moment où les affaires marchent ils n'en demandent pas davantage.

J'ai eu la visite du cadi, du mufti, du maire, d'autres autorités dont je ne sais pas exactement la fonction. Ils m'ont fait l'éloge du commandement et de l'administration grecs avec qui ils vivent dans la

meilleure intelligence. Il n'y a d'ailleurs qu'à voir la familiarité avec laquelle ces Albanais s'entretiennent avec les officiers hellènes, car tous parlent grec, pour se rendre compte de la vérité. La certitude de la justice a rallié immédiatement les plus intelligents des Albanais d'Argyrocastro, les seuls Albanais d'ailleurs de toute cette région uniquement habitée par des Grecs. Le petit peuple est indifférent. Seuls quelques *beys*, quelques puissants qui n'ont pas la conscience bien tranquille demeurent méfiants. Ils ont peur qu'on leur demande des comptes.

UN ÉMOUVANT DOSSIER

J'ai passé mon après-midi d'hier à dépouiller le déjà considérable dossier de toutes les supplications qui me furent remises, de tous les discours qui furent prononcés à mon passage. Il y a de véritables pétitions, formant de grands cahiers, comme celle qui me fut remise au col de Musina et provenait des treize villages qui l'entourent : Ano-Lechnitza, Kato-Lechnitza, Divra, Divros, Aghios-Andreas, Maltsani, Tsarkovitza, Lusati, Krongi, Musina, Keraseti, Grasdani, Smenitza. C'est tout un district, celui que

sur la carte vous trouverez à l'est de Delvino. Les notables de chaque village ont apposé leur signature au bas de la déclaration : « Nous sommes Hellènes et nous demandons l'union avec la Grèce. »

Voici la déclaration rédigée par l'instituteur et signée par les deux éphores de la commune de Dervikzani :

Nous sommes des Grecs épirotes et non pas des Albanais. Notre décision est inébranlable. Maintenant que nous jouissons du bien de la liberté, personne ne pourra nous arracher des bras de notre mère patrie la Grèce. Vrais fils de la Grèce nous préférons la mort que d'être placés sous le joug d'un peuple sans culture et sans instruction.

Et un cachet humide au centre duquel est un crucifix authentifie les signatures.

Les représentants de Graspi, Lungari et Frastani écrivent :

Les écoles et les institutions charitables de ce pays sont les œuvres de la Grèce et de l'Épire, l'œuvre des fils de ce pays. C'est le témoignage des sentiments de ce peuple.

La commune de Sofratika à laquelle se joint son prêtre déclare qu' « elle défendra sa liberté jusqu'au dernier soupir ».

La commune de Haskovo affirme que « l'union avec la Grèce est une question sur laquelle on ne peut discuter ni transiger. On ne discute pas la liberté ».

La commune de Vanista dit :

Nous lisons dans les journaux que les puissants de ce monde, en méconnaissant notre sentiment national et les titres gravés dans nos cœurs, veulent nous livrer à un peuple sauvage. Nous avons combattu avec les Grecs, toujours, pour notre liberté. On n'a pas le droit de nous l'arracher.

Les gens de Calogorantsi tiennent à « déclarer leur sentiment national pour le bonheur d'être maintenant libérés. C'était le rêve de nos aïeux. Il est aujourd'hui réalisé. On ne doit pas confondre le nom de la noble Épire hellénique avec la barbarie de l'Albanie. Nous resterons libres Épirotes ». Suivent les noms de tous les notables de la commune.

Dans toutes ces déclarations, dans tous les discours le fond est le même : impossibilité d'échanger le joug turc contre le joug albanais cent fois pire, affirmation du patriotisme hellénique, nécessité de l'union avec la Grèce : l'union ou la mort !

L'un des orateurs a même cité les vers, classiques en Grèce et, me dit-on, dans toute l'Épire, du poète Rigas Ferreos, le

prophète de l'indépendance hellénique et son premier martyr :

*Plutôt une vie libre d'une heure
qu'une vie de quarante ans dans l'esclavage et la prison.*

Pour donner une idée exacte de la te-
neur et du ton de ces discours, voici le
texte *in extenso* de l'un d'eux.

Monsieur, la joie est inexprimable dans la population de l'Épire pour votre présence comme représentant de l'amie bien-aimée de la Grèce, c'est-à-dire la France, qui a toujours, dans tous les temps, défendu ses intérêts vitaux. L'Épire hellène a longtemps subi un joug cruel. Notre patrie cependant, condamnée depuis des siècles, a vu enfin, grâce à la vaillante armée grecque, se réaliser ses espoirs.

En levant les yeux vers le libre ciel et en respirant l'éther de la liberté, en regardant avec des yeux ouverts la lumière de la liberté, nous

avons en même temps la douleur de constater que des cœurs cruels et antichrétiens, en raison de vues et d'intérêts égoïstes, s'efforcent de replacer de nouveau ce peuple éclairé sous le joug, en voulant soumettre un pays purement hellénique, hélas ! à un peuple sans instruction, à un peuple tyranique.

L'Épire a vu naître, comme le prouve l'Histoire, des hommes qui depuis l'époque de la première guerre de l'Indépendance ont versé leur sang pour l'union avec la Grèce. Épirotes, nous préférierions tomber comme des cadavres sur nos rochers que de nous soumettre aux griffes de fer de tyrans conscients. Mais nous comptons sur les sentiments libéraux de nos amis entre les grandes puissances : la France et l'Angleterre, sur l'amour sincère de leurs représentants envers nous, et nous leur offrons nos larmes comme témoignage de notre reconnaissance.

Et nous crions tous ensemble :

La mort plutôt que la séparation !

Vive l'amie aimée de notre mère la Grèce :
Vive la France !

Vive vous, le représentant de la France !

Vive notre roi Constantin !

Vive M. Venizelos !

Vive la Grèce !

Vive l'Épire !

Ce discours et les extraits que j'ai cités plus haut proviennent tous de la vallée d'Argyrocastro. Cette vallée est entièrement grecque. Les villages hellènes se continuent bien plus au nord qu'Argyrocastro. Mais je ne pouvais les visiter tous. Cette résolution a provoqué une vive déception, et j'ai commencé à recevoir des télégrammes, puis des délégations de villageois du nord d'Argyrocastro. Parmi ces télégrammes, l'un des plus typiques est celui de Tepeleni, centre assez important. Il est en effet signé par quatre mu-

sulmans, dont le mufti, le maire et deux cheikhs.

Nous apprenons que vous ne pourrez pas visiter notre ville et nous vous souhaitons donc d'ici la bienvenue dans notre patrie en saluant le représentant du peuple français, et en vous priant de bien vouloir faire connaître nos sentiments les plus profonds pour notre mère patrie la Grèce, dont aucune intervention armée de ceux qui travaillent pour l'injustice ne pourra nous séparer. Signé : Souahid, mufti ; Abdullah, maire ; cheikh Kalen, cheikh Me-zout. Economos, Spilios, Antoine.

Les délégations des villages du nord m'ont tenu le même langage, et cela a été un interminable défilé de ces braves gens dans la grande salle du palais de justice d'Argyrocastro, où j'étais entouré de musulmans en turban et fez rouge. Quant toutes m'ont eu débité leurs dis-

cours j'ai vu s'avancer, tout seul, une sorte de berger, qui roulait son bonnet entre ses doigts et paraissait en proie à une émotion désespérée. Celui-ci avait fait plus de 70 kilomètres pour venir de Berat, et d'une voix étranglée, en laissant tomber son bonnet, il m'a dit que nombreux étaient les Grecs de là-bas qui avaient peur (et il mettait la main à son cou), et il me suppliait de demander que Berat aussi fût compris dans l'Épire grecque.

Hélas ! comment lui dire qu'il devait renoncer à tout espoir et que le gouvernement grec n'avait pas compris Berat dans les nouvelles frontières ? Je lui ai serré silencieusement la main et j'ai baissé les yeux pour ne pas voir l'interrogation des siens.

SOUVENIRS D'ARGYROCASTRO ET DE DELVINAKI

Janina, 13 mai.

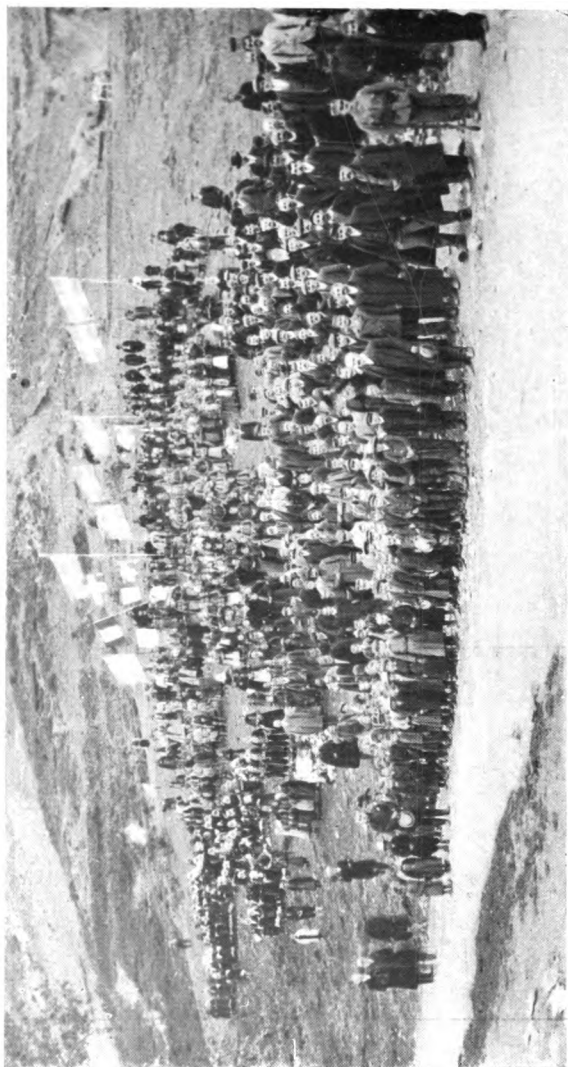
Il pleut et le tonnerre gronde. Les montagnes et le lac disparaissent derrière la nappe serrée qui transforme en torrents les ruisseaux de la ville. C'est une inondation, un de ces jours tristes de villégiature alpestre où l'on se réfugie dans sa chambre d'hôtel avec la seule compagnie des fleurs que l'on a cueillies dans les pâturages des hauteurs. J'ai aussi des fleurs dans le verre de la toilette, le seul vase que j'aie pu trouver. Il y a des roses,



ARGYROCASTRO. — QUARTIER MUSULMAN



SUR LA ROUTE D'ARGYROCASTRO



LES DÉLÉGATIONS QUI M'ATTENDAIENT AU COL DE MUSINA

des marguerites jaunes, des iris, quelques feuilles de menthe et d'autres verdure odorantes. C'est une sélection parmi toutes celles qui encombraient la voiture et que j'ai reçues d'Argyrocastro ici. En les regardant, des souvenirs me reviennent, et que faire de mieux par un jour de pluie que d'écrire des souvenirs par peur que la mémoire, prise par des émotions plus fortes, ne les dédaigne, puis ne les oublie ? D'abord c'est la vision de la petite fille qui m'offrit les iris à Delvinaki. Il y avait là une foule considérable représentant tout le district de Pogoni. Ils étaient si nombreux qu'ils avaient construit deux arcs de triomphe et que je dus entendre jusqu'à cinq discours. Le manuscrit de l'un d'eux, qui n'avait pas moins de trois grandes pages, était orné

de trois énormes choux de calicot bleu, blanc et rouge, se terminait par un triple hourra pour la République française, pour le peuple français et pour M. Πενέ Πιό. C'est après le premier discours que la petite fille monta ou plutôt fut poussée sur le marchepied de la voiture. Elle avait une peur, une peur terrible, et j'avais beau la regarder avec mes meilleurs yeux, les yeux que l'on a pour les tout petits que l'on voudrait voir sourire, elle tremblait et oubliait son compliment. Et elle reprenait ses phrases pendant que son pauvre regard enfantin était perdu dans un lointain brouillard. J'aurais voulu l'aider, lui dire : « Moi aussi j'ai connu l'angoisse des poésies qu'il faut réciter à l'école le jour du grand examen auquel assiste le directeur. N'aie pas peur. Donne-

moi tes iris tout simplement, j'ai compris. » Mais elle n'entendait pas le langage de mes yeux et elle s'épouvantait devant toute cette foule anxieuse, hâlante, et elle continuait. Alors je l'ai embrassée, j'ai embrassé, je crois, les fleurs aussi en même temps que sa petite tête blonde, et j'ai crié : « Zito Hellas ! » Les coups de fusil, les acclamations ont fait un grand vacarme et j'espérais que dans tout ce bruit la petite fille oublierait son souci et se mêlerait, délivrée, à la joie générale. Mais elle était restée là, sur le marchepied de la voiture, ses grands yeux maintenant ouverts sur moi, et elle paraissait très malheureuse, comme si, en écoutant son compliment j'avais très mal agi, comme si l'efficacité de sa démarche au nom de tous ses frères et

sœurs les écoliers et écolières de son village était irrémédiablement compromise, comme si la liturgie des mystères du cœur n'admettait l'omission d'aucune parole. Elle restera peut-être ainsi persuadée qu'elle a tout fait manquer jusqu'au jour où le pavillon grec flottera définitivement sur le district de Pogoni. Et elle ne saura sans doute jamais que pour sa faible part elle a été une brave et efficace petite patriote hellène.

Maintenant mon souvenir se reporte à Argyrocastro. C'est dimanche. A l'église, l'Évangile est lu par un sergent qui psalmodie avec cette terrible voix de tête si fréquente dans les cérémonies orthodoxes. M^{sr} Basile est dans sa chaire. La crosse de vermeil sur laquelle il s'appuie est ornée de rubans bleu ciel, la

couleur hellène. Et en levant les yeux, je vois que des guirlandes bleues se mêlent aux draperies pourpres et qu'on a même découpé dans du papier des bobèches bleues pour les lustres. Après le service, les fidèles remontent par l'étroite rue en pente vers la citadelle pour redescendre, au travers du bazar, jusqu'au palais municipal. La foule est dense, bientôt elle déborde dans les ruelles voisines. Des orateurs se sont groupés sur la terrasse, devant le porche. Ce sont des délégués de communes menacées, pour faire plaisir à l'Italie, d'être rattachées au royaume d'Albanie. Ils disent leur détermination de lutter jusqu'au bout contre cette iniquité, et des clameurs saluent leurs déclarations. Comme je me penche à une des fenêtres du palais pour photographier,

on m'aperçoit et ce sont de nouvelles et assourdissantes acclamations : « Vive la France ! »

Quelques heures plus tard, comme je suis en train d'écrire, mon hôte, l'aimable M. Zotidis, un vieux célibataire qui, m'a-t-on raconté, a légué par testament toute sa fortune aux écoles grecques d'Argyrocastro et a même pris la précaution de faire construire sa demeure de telle façon qu'elle puisse, immédiatement après sa mort, être transformée en collège, m'annonce une délégation.

Le temps de remettre faux-col, cravate et veste, et je rejoins les visiteurs au salon. Ce sont l'instituteur, l'institutrice et quelques élèves. On a dû choisir les garçonnets et les fillettes qui avaient les costumes les plus neufs ! Quand je les ai

interrogés sur les professions paternelles, j'ai d'ailleurs appris que sur quatre garçons il y avait deux fils de tailleurs. Pendant que, suivant la coutume, on fait circuler le plateau aux confitures, je cause avec les professeurs. Le récit de leurs efforts pour maintenir l'idée grecque sous le régime turc, récit fait avec simplicité comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle, révèle pourtant d'admirables caractères et il y aurait un beau chapitre à consacrer à ce corps d'instituteurs grecs en Épire, soumis à toutes les avanies, à toutes les contraintes et poursuivant malgré tout leur œuvre patriotique. Aucun livre grec imprimé à Athènes n'était admis dans les écoles. Il fallait tout faire venir de Constantinople. L'histoire grecque était interdite. Alors on tenait des classes

supplémentaires secrètes, où, sans livre, sans cahier, le petit Épirote apprenait à connaître la mère patrie, son chant national, ses poèmes et ses héros. Les élèves tenaient entre leurs mains la vie de leurs maîtres. Une indiscretion, une dénonciation eussent suffi. N'est-ce point touchant, ces deux cents petits garçons et ces deux cent cinquante petites filles acceptant les heures supplémentaires de classe (à l'âge où l'on aime tant les récréations) pour parler de la Grèce et s'en retournant chez eux les lèvres closes avec l'enthousiasmant secret dans le cœur ?

Les garçons, quand je leur ai demandé ce qu'ils voulaient devenir dans la vie, m'ont tous répondu : « Soldat ! » Et je n'ai pas fait trop durer leur station sur les fauteuils de M. Zotidis pour leur per-

mettre de courir rejoindre leurs camarades qui faisaient l'exercice sur la route en bas du fort.

Un dernier souvenir d'Argyrocastro : le commandant d'armes me raconte que dans ces derniers jours il a reçu la visite de nombreux paysans qui venaient lui demander des armes pour défendre leur liberté au cas où l'on voudrait, malgré tout, joindre leurs villages au royaume d'Albanie. Il y avait en particulier une femme qui arriva la poitrine barrée d'une ceinture-cartouchière entièrement garnie : « J'ai les balles. Il ne me manque que le fusil. Donnez-moi un fusil. Je ne partirai pas d'ici sans avoir un fusil. » Le commandant ne me dit pas si elle a eu gain de cause, mais s'il n'a pas cédé il a dû avoir quelque mal à renvoyer

cette amazone, car les femmes épirotes sont autant sinon plus acharnées que les hommes. Elles savent ce que signifie pour elles la tyrannie albanaise.

A LA RENCONTRE DU DIADOQUE

Korytza, 17 mai.

Si la soixante-chevaux à laquelle j'avais confié ma destinée n'avait pas, à 53 kilomètres de Janina, cassé ses freins dans une descente, n'avait pas écrasé son avant sur un arbre et n'avait pas capoté, en me laissant heureusement la vie, je serais arrivé à temps à Korytza pour voir l'arrivée triomphale du diadoque. Mais il m'a fallu attendre vingt-quatre heures pour trouver une autre voiture, et c'est avec prudence que j'ai franchi les 122 kilomètres restants. D'ailleurs la route qui

serpente au flanc des montagnes pelées, tristes comme un paysage lunaire, avec ses virages en épingle à cheveux et ses caniveaux apocalyptiques, qui franchit les torrents dans leur lit, l'armée de Djavid pacha ayant fait sauter les ponts, ne permet aucun exploit en automobile, sauf celui d'arriver sain et sauf, ce qui est déjà suffisant. Toute cette région est d'une aridité navrante. Pendant des kilomètres, on ne rencontre pas une âme ; tout a été déboisé, et seuls de rares troupeaux de chèvres broutent de maigres buissons. Il y a pourtant quelques agglomérations : d'abord Liaskoviki, puis Brorousto, puis Colonia. Partout on fait de fiévreux préparatifs : à Liaskoviki, où Djavid avait laissé des centaines d'agonisants, toutes les maisons ont été passées

au lait de chaux, et des guirlandes de buis décorent portes et fenêtres; à Brorousto des arcs de triomphe marquent l'entrée et la sortie du village; à Colonia, la place centrale s'orne de mâts de pavillons entourés de banderoles bleues et blanches, comme une place de village espagnol un jour de corrida. Musulmans et chrétiens rivalisent d'empressement : ici c'est un soldat expert qui plante les clous pendant que cinq porteurs de fez lui tiennent l'échelle; ailleurs ce sont les porteurs de fez qui circulent avec d'immenses bottes de buis dans les bras; il n'y a plus de distinctions; c'est en grec qu'ils répondent à nos questions ou nous souhaitent la bienvenue et un heureux voyage.

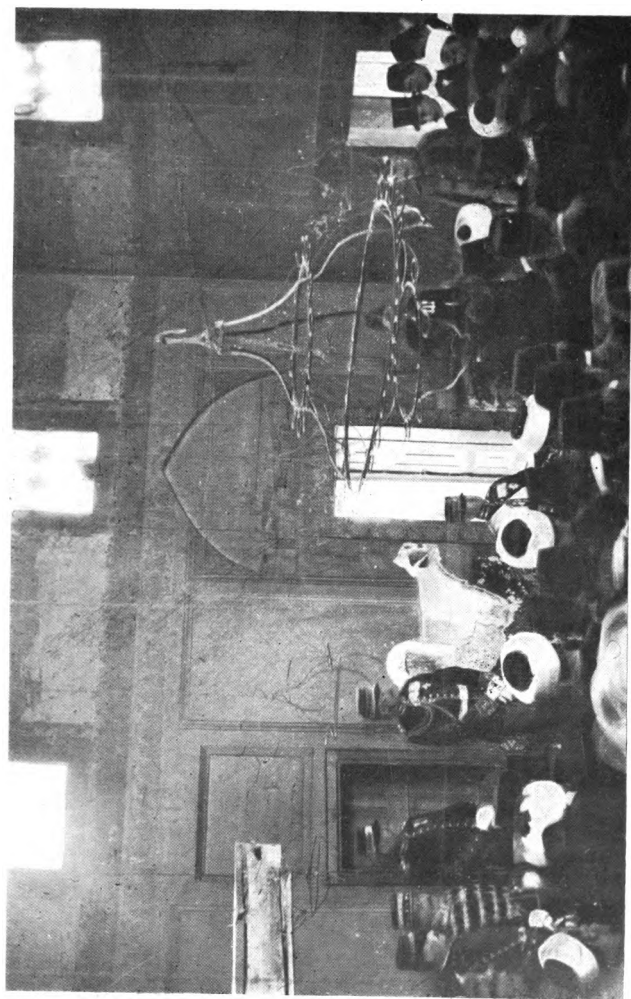
Il est sept heures quand nous arrivons

à Korytza. La ville présente un aspect tout à fait inattendu. Avec son large boulevard, sa cathédrale à deux tours carrées, elle ne donne nullement une impression orientale et encore moins turque. Après tout, ces villages typiques aux petites églises honteuses ne se distinguant des maisons du voisinage que par le renflement discret d'une abside, on se sent dépaycé. C'est une ville d'Occident plantée en pleine Épire. La première note musulmane qui frappe le regard est non moins étrange : d'une des fenêtres de la préfecture, je vois, se profilant sur le feu du couchant adouci par les lointaines montagnes, le minaret blanc de la mosquée avec son toit conique et pointu ; pour le moment, le balcon du minaret, celui du haut duquel le muezzin appelle

à la prière, s'illumine de petits lampions. C'est la fête de nuit qui commence, et c'est quelque chose de bien troublant que ce signe donné par la mosquée pour des réjouissances dont un prince chrétien sera l'objet.

LA FÊTE DE NUIT A KORYTZA

Neuf heures du soir. Par toutes les rues, par toutes les ruelles, la foule se rend vers le petit palais du métropolite où loge le Diadoque. C'est une vision un peu déconcertante que celle de toutes ces maisons sur les fenêtres desquelles tremblent derrière les vitres les petites flammes bleues de bougies alignées : c'est ainsi qu'à Noël, dans les pays du nord, on fête la naissance du Christ, et tous les gens, qui s'en vont, un cierge allumé à la main sous ce ciel étoilé de mai, dans la chaleur d'un radieux soir de



LE DIADOQUE DANS LA MOSQUÉE DE KORYTZA



ON ATTEND LE DIADOQUE A LIASKOVIKI

printemps, étonnent, parce que l'on voudrait sous leurs pas, bleuie de clair de lune, la neige des derniers jours de décembre. Peut-être n'est-il pas si éloigné du symbole, ce peuple qui célèbre la libre expression de sa foi religieuse et patriotique qui est la grande et la première révélation. Le diadoque est au balcon de la Métropole ; il a rivé dans son œil gauche un monocle pour se donner une contenance ; mais cela ne suffit pas à cacher son émotion, et de temps à autre il essuie le verre qu'une certaine buée fait glisser. La foule, que la police a peine à endiguer, commence à envahir le jardin de la Métropole : cela va être pendant trois quarts d'heure le défilé indescriptible de milliers d'hommes, femmes et enfants acclamant le prince, chantant des

hymnes patriotiques, agitant des lam-pions vénitiens, des drapeaux, mouchoirs et chapeaux, levant les deux mains, s'inclinant. Il y a dans ce cortège des vieilles femmes avec leur manteau à bordure de fourrures, tenant le cierge de Pâques et faisant le signe de la croix en passant sous le balcon du palais, des vieillards qui tiennent en main cérémonieusement des rats-de-cave, d'autres qui ont orné d'une faveur bleue leur bougie ou leur cierge ; il y a des garçonnets habillés en evzones et d'autres, plus pauvres, qui avec leur petite robe de bure sombre et leurs cheveux embroussaillés semblent les enfants de chœur d'une messe de déshérités du monde ; il y a des bébés juchés sur l'épaule paternelle, de brunes jeunes filles en mantille blanche, des cita-

dins à chapeau melon et des paysans brûlés de soleil. Les fez rouges aussi sont nombreux ; leurs propriétaires ne sont pas les moins ardents à crier : « Vive le diadoque ! Vive le roi Constantin ! » Parmi ces musulmans, il en est un qui attire l'attention générale : c'est un vieillard courbé en deux, qui s'appuie d'une main sur une canne noueuse et de l'autre tient une lanterne. Il s'avance lentement ; la foule laisse respectueusement un espace libre autour de lui ; arrivé devant le balcon, il lève les yeux, salue le prince en portant la lanterne à son cœur et continue sa marche vers l'étroite porte de sortie qui donne devant l'antique basilique.

LES IMPRESSIONS DU DIADOQUE

Le prince nous prie de monter au premier étage de la Métropole où il se tient. De là on embrasse d'un coup d'œil toute cette foule joyeuse, où s'agite une multitude de lumières et d'où partent des acclamations ininterrompues. Un petit orchestre joue sur la pelouse ; on a une impression très 14 juillet. N'est-ce point d'ailleurs la démolition d'une Bastille que l'on fête ?

Pendant une interruption du défilé, le diadoque me raconte ses impressions : « Qu'il est dommage, me dit-il, que vous

n'avez pu arriver hier ! Les manifestations dont j'ai été l'objet vous auraient encore, mieux que ce soir, s'il est possible, édifié sur les sentiments de ce peuple à l'égard de mon pays qui est réellement le leur. Sur mon passage, on lâchait des colombes, des gens se précipitaient pour me baiser les pieds ; je n'ai jamais éprouvé d'émotion aussi forte. Pendant des heures, il m'a fallu recevoir des délégations de tous les villages de la contrée et ceux que l'armée grecque n'occupe pas me suppliaient d'envoyer des troupes comme une garantie qu'ils ne seraient pas réunis à l'Albanie. »

Le prince me parle ensuite de son voyage depuis Salonique par Monastir : partout l'accueil a été pareillement enthousiaste.

Mais le défilé recommence. Ce sont tous les tziganes de la ville qui ont tenu, eux aussi, à venir fêter le diadoque, et pendant que le jeune prince salue, appuyé au balcon, je feuillette sur la table un vieil Évangile du ^{xv}^e siècle et un livre imprimé en grec, en 1744, dans la ville voisine de Moschopolis. La route est trop mauvaise pour que le prince de Grèce ait pu se rendre dans ce foyer historique de l'hellénisme ; on lui a apporté ces témoignages d'une civilisation dont l'Albanie serait bien incapable de montrer des preuves semblables. Moschopolis a vingt-quatre églises chrétiennes, des institutions scolaires grecques dispensant l'instruction à 2.200 élèves, chiffre semblable à celui des écoles de Korytza, où, sur

une population totale de 18.000 âmes, il y a 14.000 Grecs.

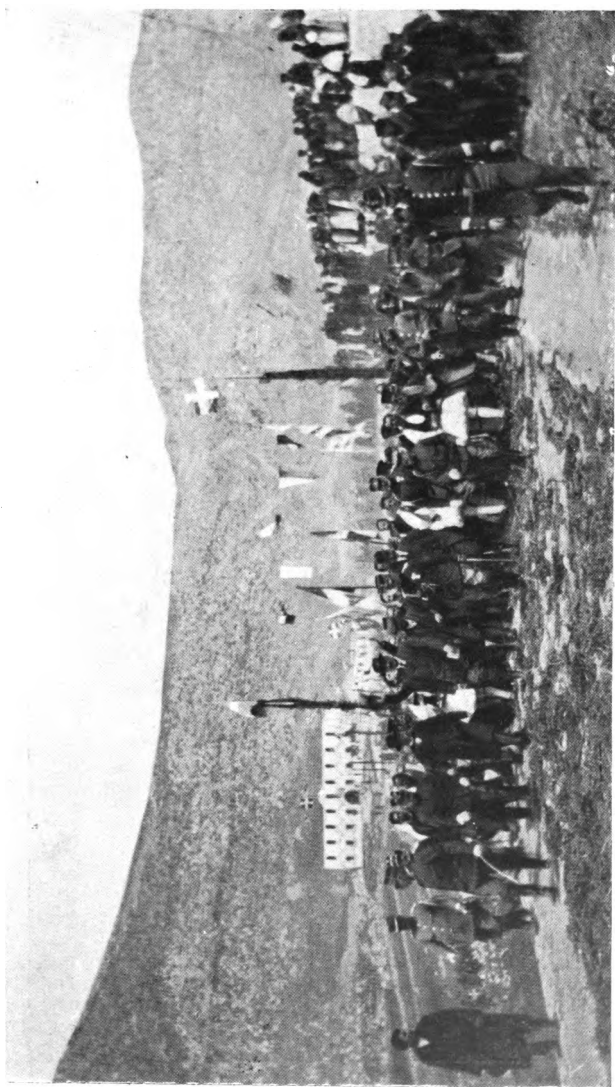
Maintenant le défilé a pris fin. Le prince quitte le balcon et la foule se répand au travers des petites rues vers le grand boulevard illuminé, où jusqu'à une heure avancée de la nuit cette population, qui jadis n'osait pas sortir après le coucher du soleil, manifestera par des chants la joie de sa libération.

Liaskoviki, 19 mai.

Hier matin, j'ai assisté à la réception du diadoque à la mosquée de Korytza. Un fauteuil de velours rouge avait été placé au centre de l'édifice et tout le clergé musulman, entouré de notables, faisait demi-cercle autour du prince. Le

mufti, puis le maire musulman, que l'autorité turque avait placé à la tête de cette population pour les trois quarts chrétienne et que l'autorité grecque a laissé en fonctions, lurent un discours d'un loyalisme non équivoque que toute l'assemblée salua de ses applaudissements.

Le programme de l'après-midi comportait une visite à un monastère de derviches aux environs de la ville. Le diadoque devait me raconter aujourd'hui cette promenade : « Les gens de ce couvent, m'a dit le prince, sont des schismatiques bektiachis qui professent un culte pour le prophète Élie. Leur chef porte à la ceinture un énorme bouton de cristal taillé à facettes qui vient, dit-il, du harnachement du cheval d'Élie.



L'ENTRÉE DU DIADOQUE A LIASKOVIKI



S. A. R. LE DIADOQUE GEORGE DE GRÈCE A LIASKOVIKI



UNE VIEILLE FEMME DE LIASKOVIKI BAISE LA MAIN DU PRINCE



LE DIADOQUE A LIASKOVIKI. — A SA GAUCHE LE GÉNÉRAL DANGLIS; A SA DROITE M. FORESTI, PRÉFET DE JANINA.
ET AU PREMIER PLAN, A SA DROITE, LE GÉNÉRAL SOUTZO

Quant aux moines, ce sont des épicuriens, si j'en juge par leur cave magnifique, et des mendiants portant, quand ils sortent dans la campagne, une corne de buffle dans laquelle ils soufflent pour annoncer leur venue et indiquer qu'on leur prépare des aumônes. Ils ont demandé avec insistance la protection grecque, tout comme leurs frères de meilleure orthodoxie musulmane. Il semble bien, maintenant que la question d'un retour à la domination turque de Constantinople ne se pose plus, et que seule celle de l'asservissement aux Albains du nord est soulevée, que toute cette partie musulmane de la population ait une horreur intense de la solution albanaise. Ils savent qu'ils seraient pillés, rançonnés, et ils viennent à nous, mus

par un besoin bien naturel de protection et de sécurité. »

Tous les gens de Korytza que j'ai pu interroger font des réponses dans le même sens. Au temps du régime turc, ils arrivaient par leur nombre et leur supériorité économique à faire des affaires; reliée à l'Albanie, Korytza se viderait de ses habitants, les Grecs préférant émigrer que vivre sous le régime albanais. Or Korytza est un centre commercial vers lequel descendent tous les villageois dans un rayon de 20 kilomètres et qui est en communication directe par Liaskoviki avec la grande vallée de la Vouïssa. C'était hier jour de marché à Korytza et dans l'après-midi, quand j'ai quitté la ville pour précéder le diadoque à Liaskoviki, les convois, ânes, chevaux et mu-

lets rentrant dans les villages nous ont par leur nombre constamment forcés de ralentir l'allure.

LIASKOVIKI

Quand on débouche au nord de Liaskoviki dans la vallée de la Vouissa, le spectacle est grandiose. La chaîne neigeuse de la Nemestzka domine l'horizon, et les hautes collines verdoyantes, brodées de petits villages et de l'arabesque rose et rouge des routes et sentiers, forcent à un arrêt contemplatif. Liaskoviki, bâti sur l'épaule d'un piton rocheux au centre de ce panorama, complète, quand j'arrive, sa décoration de fête, et ce matin, deux heures au moins avant l'arrivée du diadoque, toute la population

sans exception est aux portes de la bourgade autour des arcs de triomphe. A droite de la route, le clergé orthodoxe, à gauche, le clergé musulman ; le premier porte des chasubles vertes, rouges et jaunes que des broderies d'or rehaussent. Le chef du clergé tient sur la poitrine un Évangélaire à reliure de velours violet orné de vieil argent. Les musulmans drapent leur dignité dans de longues robes vertes, noires ou blanches. Les schismatiques bektiachis sont là aussi, et je remarque sur l'abdomen majestueux de l'un d'eux le fameux bouton de cristal du cheval d'Élie, que le diadoque avait noté déjà au couvent voisin de Korytza. Si tous les notables bektiachis d'Orient ont cette relique, la monture du prophète devait ressembler à un lustre ! Il

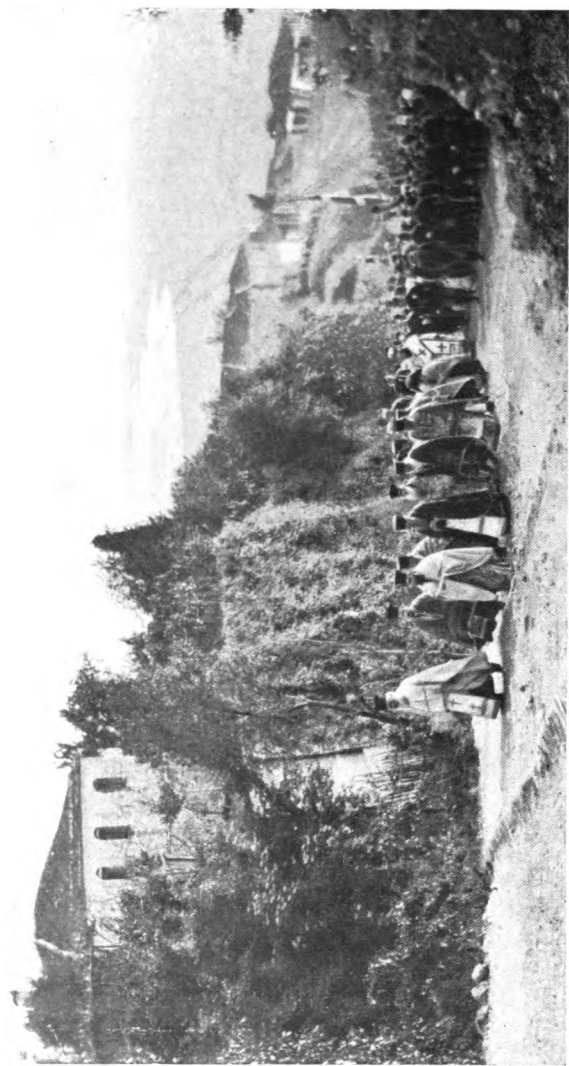
est midi, quand un drapeau agité en haut du col par un factionnaire signale l'arrivée prochaine de la voiture du diadoque. Des acclamations enthousiastes le saluent bien avant qu'il ait mis pied à terre. Le jeune prince baise l'Évangéliste, écoute les discours qui lui sont adressés en grec et en turc, puis s'avance vers les premières maisons. C'est alors du délire : du haut des talus on jette devant lui et sur lui des fleurs par brassées ; des premiers rangs de la foule hommes et femmes, rompant la haie de troupes, se ruent, se précipitent sur le diadoque, s'agenouillent dans la poussière pour baiser ses pieds, ses genoux, son sabre, ses mains. Il faut l'intervention d'officiers pour le dégager, mais quelques pas plus loin les mêmes scènes recommencent, fréné-

tiques, inimaginables si on ne les a pas vues. Le Diadoque m'avouait quelques instants plus tard que bien que chose pareille se fût passée à Korytza, il n'arrivait pas à en prendre l'habitude, et que ces marques d'adoration le troublaient et le gênaient profondément : « Il n'est pas, me disait-il, jusqu'à un vieux musulman qui, au sortir de Colonia, en pleine campagne, sur la route que nous venons de parcourir, s'est placé en travers du chemin, et l'automobile ayant dû s'arrêter pour ne pas l'écraser, il s'est élancé sur moi, et touchant mon képi, mes épaules, ma poitrine, a prononcé des formules de bénédiction. » L'accueil fait par Liaskoviki restera parmi les plus jolis souvenirs du prince, car la décoration de la petite ville était d'un goût char-

mant. Sur les toits du quartier qu'on voit de la route, les habitants avaient étendu leurs tapis, pour la plupart rouges et jaunes, et le chemin triomphal jusqu'à la préfecture était sur 500 mètres entièrement recouvert de branches de buis, joyeux et clair tapis dont l'amour inspira l'idée à la pauvreté.



LE DIADOQUE QUITTE LIASKOVIKI



L'ARRIVÉE DU DIADOQUE A KONITZA

KONITZA

Il faut se répéter sans cesse pour dire les sentiments manifestés par les populations de toute cette Épire hellène, et combien il est dommage que quelques journalistes italiens et autrichiens n'aient pas cru devoir accompagner le Diadoque dans ce voyage ! Ils auraient bien été forcés de reconnaître la vérité et de la dire. Le Trésor grec n'est pas assez riche pour commander tant d'enthousiasme, et les intimidations, si elles pouvaient obtenir une attitude respectueuse, ne parviendraient tout de même pas à provoquer

des manifestations comme celles auxquelles j'assiste chaque jour ; ou bien alors la minorité musulmane, prétendue albanaise, serait d'une hypocrisie digne de mépris. Quand j'ai passé à Delvino, les musulmans se sont abstenus de venir me voir ; ils avaient sur la conscience un certain nombre de méfaits commis contre les paysans grecs de la plaine voisine ; je leur ai su gré de cette abstention qui aurait pu me faire douter des sentiments exprimés ailleurs. A Liaskoviki, les beys albanais, c'est-à-dire les richards, ceux qui ont une fortune de cent mille francs à deux millions, étaient les plus empressés auprès du prince. D'ailleurs, sur trente, vingt d'entre eux ont leurs propriétés en Thessalie, c'est-à-dire en Grèce même.

A Konitza, nous sommes arrivés à cinq

heures du soir. Il y a dans cet endroit, sur 4.000 habitants, 3.000 Grecs.

Konitza est au pied d'un massif montagneux et la ville s'étage, en pente assez raide, le long du dernier contrefort qui meurt dans la plaine de la Voioussa. Le décor est alpestre. De hautes montagnes aux cimes neigeuses dominant la courte vallée. La Voioussa sort d'une gorge étroite et sauvage et un audacieux petit pont, en forme d'accent circonflexe fait communiquer les deux rives du torrent et permet aux villageois de la montagne de communiquer avec Konitza, sans avoir à faire le grand détour de la route de Liaskoviki à Janina. La foule est massée sous les platanes, au bas de la ville, le métropolitain avec sa mitre bombée, dont l'or se détache sur le pourpre de la coiffe,

est à la tête de son clergé qui tient les cierges, entrecroisés comme les supports d'un trépied et liés par des faveurs bleues, en l'honneur du jeune prince. La route que nous allons suivre du bas de la ville jusqu'à la Métropole est indiquée par des tapis que les habitants ont sortis tout exprès de leur demeure. Devant chaque porte on a installé comme une sorte de reposoir. La meilleure nappe blanche est sur une table et, encadrés de pots de fleurs et de guirlandes, il y a le portrait du roi, celui de M. Venizelos ou quelque une de ces images populaires qui représentent les victoires grecques. C'est un chemin triomphal, comme jamais je n'en ai vu. Au passage du prince, les fleurs tombent des balcons, et des jeunes filles, au premier rang de la foule, asper-

gent le diadoque avec des eaux parfumées au jasmin et à la rose.

Comme je sors de la Métropole après le service d'action de grâce, quelqu'un m'arrête et me dit : Vous êtes bien M. René Puaux, le rédacteur du *Temps* ? » Sur ma réponse affirmative mon interlocuteur me prie d'attendre un instant. Il fait un signe et voici qu'à la foule monte une « Marseillaise » ardente, aux paroles distinctes. Ici comme ailleurs, dans cette Épire angoissée, la France paraît la nation protectrice, celle qui peut donner la liberté aux peuples qui ont souffert. Comme je remercie, des acclamations éclatent, et je vais me réfugier chez mon hôte, accompagné de mon interprète bienveillant, l'instituteur Papas, élève de nos écoles françaises de Beyrouth. Mon

hôte est un médecin qui me parle de sa profession dans cette Epire sans fortune, où les visites sont payées deux francs et où il lui faut lutter contre la concurrence de quatre confrères pour la seule petite ville de Konitza. Il me convie à un dîner familial, que sa sœur et sa mère servent, suivant la coutume orientale, sans y prendre part. On voudrait me voir reprendre de tous les plats, avaler toute une immense assiettée de lait caillé sur laquelle avec du cumin, on a écrit : « Vive la France ». Le soir est venu. Une retraite aux flambeaux parcourt la ville, des coups de fusil éclatent, c'est l'allégresse générale.

PREMETI

Du pont de la Vouissa, qui est la clef de toutes ces vallées de Koritza, de Konitza, de Janina et de Premeti, nous avons gagné cette dernière ville. La réception a été également triomphale. Comme ailleurs, les musulmans, ainsi que les Grecs, ont affirmé au prince héritier leur volonté unanime d'être des sujets hellènes ; comme ailleurs, il y a eu cérémonie à l'église et à la mosquée ; comme ailleurs, on a crié : « Vive la Grèce ! Vive l'Union ! Vive le roi Constantin ! Vive le diadoque ! » avec une

ténacité assourdissante. Parmi les notes curieuses sont un discours véhément tenu par une femme qui doit avoir un tempérament de suffragette, la frénésie d'une autre vieille femme édentée, dont le diadoque a eu peine à se débarrasser, et le fait que l'hymne grec était accompagné par une bande de musiciens coiffés du fez rouge, donc musulmans.

JANINA

J'ai quitté le diadoque à Premeti, le précédant de vingt-quatre heures à Janina que j'ai trouvée, après quatre jours d'absence, complètement transformée : on a érigé des pylônes décorés de fusils turcs et flanqués de canons pris à l'ennemi ; on a sorti quantité de drapeaux et multiplié les décorations de verdure.

Une fièvre intense bouleverse la capitale de l'Épire dont les nuits calmes ne sont généralement troublées que par l'incessant coassement des milliers de grenouilles du lac. Ici, où les Grecs sont depuis toujours en majorité formidable,

les fêtes prendront des proportions dignes de l'importance de la ville. Mais je suis un peu las de raconter des fêtes.

Je vais bavarder avec notre vice-consul M. Dussap et sa charmante femme l'écrivain Guy Chantepleure, écouter les récits qu'ils me font tous deux du siège de Janina. Je vais voir l'emplacement de la potence où les Turcs pendaient les Grecs, endroit que le consul d'Autriche-Hongrie M. Bilinski avait choisi pour se faire photographier avec sa femme et son vice-consul ! On me conduit au café en plein air des faubourgs, l'endroit élégant de Janina qu'un arbre gigantesque protège de son ombre, et du balcon de l'hôtel j'assiste à l'arrivée du diadoque, au milieu des acclamations.

Et puis je boucle cantines et valises.

DE JANINA A METZOVO

Partis à six heures du matin de Janina, nous traversons le lac, nos rameurs étant aidés par la voile qu'une faible brise daigne gonfler. Il est sept heures et demie quand nous arrivons sur l'autre rive. A ce moment le canon commence à tonner à Janina, saluant le diadoque à son départ pour Argyrocastro. Notre guide, le chef muletier Costa, charge nos bêtes, et la petite caravane s'ébranle, conduite par le vicaire épiscopal de Metzovo, dont le chapeau d'apparat, dans une boîte de fer-blanc, ballotte sur le flanc

de sa monture. La route est mortellement longue et lassante : douze heures à cheval au pas. C'est un véritable chemin de contrebandiers ; il faut vingt fois traverser des torrents dont l'eau vient jusqu'au poitrail des bêtes, et de la chaussée d'Ali pacha il ne reste qu'une ossature de rochers dont les pluies ont fait saillir les pointes comme les chiens mettent à vif les vertèbres d'un cadavre. Sans le brave Costa, au nom pour moi joyeux et doux, on ne s'y retrouverait jamais. Que les Turcs aient pu laisser en pareil état la principale voie de communication entre la Thessalie et l'Épire, cela paraît honteux ; il est vrai que c'est systématiquement qu'ils se sont opposés à la réfection de la route, comme pour mieux séparer les Grecs de Thessalie de leurs frères

d'Épire. Mais cela n'a pas empêché l'armée grecque, partie de Kalambaka, d'avancer dans cette direction et d'arriver jusqu'en vue du lac de Janina, où le sanglant combat de Driskos arrêta son élan.

Nous arrivons à Metzovo à la nuit. A l'entrée de la ville, quelques notables nous attendent : il paraît que tout l'après-midi, les enfants des écoles sont restés sur la route avec des fleurs et le drapeau français. La maison où je reçois l'hospitalité devient bientôt le centre d'une imposante réunion. Une petite fille vêtue de bleu et qui porte le prénom d'Angelica m'offre un bouquet de jonquilles ; une seconde, en blanc, qui se nomme Antigone, me présente les confitures et l'eau et une jeune Calypso, tout de rouge

vêtue, me tend des cigarettes. En fumant, je devise avec mes hôtes, dont plusieurs parlent un excellent français, notamment une institutrice qui a passé deux ans à Paris avec son frère étudiant en médecine.

Metzovo, qui a compté jusqu'à 7.500 habitants, s'est dépeuplé sous la domination turque ; maintenant, ses fils reviennent peu à peu. Il en est un, mort aujourd'hui, qui ne put jamais revoir sa terre natale : C'est George Averof, le multimillionnaire grec qui a donné à Athènes son fameux stade et à la Grèce le cuirassé qui porte son nom. S'il s'exila, il n'oublia pas Metzovo et dota son lieu de naissance d'une magnifique école où j'ai été reçu le lendemain de mon arrivée au son d'une *Marseillaise* particulièrement bien chan-

tée ; puis un jeune maître a lu une adresse qui se termine par cet hommage à la France : « Instruire les petits élèves de notre école à aimer l'amie et la protectrice, la France, qui toujours nous a protégés et leur enseigner à reconnaître le bienfait et le service que vous offrez à notre mère la Grèce, c'est notre devoir absolu. »

Le don de ce foyer d'esprit national, George Averof le fit par personne interposée pour éviter les rigueurs de l'administration turque.

Metzovo est une petite ville qui a une fortune municipale de deux millions six cent mille francs donnée par ses fils enrichis à l'étranger et capitalisée à la Banque nationale d'Athènes, pendant la domination turque. Maintenant que le joug est

secoué, Metzovo va enfin avoir la libre disposition de cet argent et ses citoyens se réjouissent de toutes les belles choses qu'ils vont faire : « Ici, annoncent-ils, ce sera la place de la Liberté ; là, le jardin public avec ses ombrages pour l'été. Nous allons continuer la route en passant par le massif de Zagoria. Quand vous reviendrez, vous ne reconnaîtrez plus Metzovo. » N'est-ce point touchant ces dons faits pendant des années par des patriotes dont la plupart sont morts aujourd'hui, et qui n'ont jamais douté que l'heure de la libération finirait par sonner pour leurs fils ou leurs petits-fils ! Des cas de ce genre sont fréquents en Épire, mais Metzovo en est l'exemple le plus parfait.

La ville offrait à ma curiosité un autre intérêt. Allais-je enfin y trouver ces fa-



LE CLERGÉ DE PREMETI ATTEND LE DIADOQUE



PREMETI. — L'HYMNE GREC ET LES PORTEURS DE FEZ



LES DISCOURS DE BIENVENUE AU DIABOQUE, A PREMETHI

meux Koutzo-Valaques dont j'avais en vain cherché la trace sur toute la côte où je ne sais qui a affirmé leur présence.

Le premier Koutzo-Valaque que j'ai rencontré n'était autre que mon brave Costa lui-même qui, quand nous passâmes à Voutonosi, comme les villageois sur l'autre rive tiraient des salves en notre honneur, emprunta le fusil du gendarme qui nous accompagnait et déchargea en l'air toutes les cartouches du magasin en criant : « Zito Hellada ! » A part son patois gréco-valaque, je n'aurais pas deviné qu'il fût différent de ses autres compagnons épirotes. J'ai interrogé à ce sujet l'institutrice et les instituteurs de Metzovo : « J'ai deux cent cinquante élèves, m'a dit la première ; nous avons deux cents garçons, m'ont dit les seconds. Les enfants

d'origine koutzo-valaques et les enfants purement grecs sont confondus complètement. Il n'y a pas d'école koutzo-valaque ; on n'a même pas songé ici à la possibilité d'en créer une, car nous n'avons jamais connu que trois personnes dans toute la ville pour faire profession de nationalisme koutzo-valaque ; encore étaient-ce trois frères revenant de Roumanie où des bourses gratuites au collège les avaient attirés. Leur propagande n'a même pas — si timide a été la tentative — dépassé un essai. Nous ne vous parlons de ces trois cas isolés que parce que vous nous posez la question, sans quoi nous n'aurions pas cru devoir en faire mention. On ne comprend d'ailleurs pas ce que la propagande romaine est venue tenter, à deux pas de

la frontière grecque, dans la patrie de George Averof. »

Et je n'ai pu penser autrement en quittant Metzovo, salué en grec de joyeux *Hora kali* (heureux voyage) par toute une population où je ne pouvais absolument pas distinguer entre Hellènes et Koutzo-Valaques. Et je suis parti vers le col alpestre de Zigos, parmi les sapins du Pinde, pour redescendre vers les vallons de la Thessalie sans que pendant tout ce voyage, depuis Santi Quaranta jusqu'à Kalambaka, je me sois senti ailleurs qu'en Grèce.

VERS LA PLAINE DE THESSALIE

Calabroa, 24 mai.

7 h. 30 du soir. — Le khan de Trypa. Il y a cinq heures que nous dévalons sous une pluie battante le long de la rivière de Malakassi. Le khan a l'air désert et il faut les cris de nos muletiers pour faire sortir deux têtes d'une porte basse. « Va chercher du bois, fais du feu, les voyageurs ont froid », ordonne le chef de la caravane. Nous grimpons par un escalier branlant dans une sorte de soupente qui va être notre asile, asile peu tentant, aux murs mal blanchis, et

dans le plancher et le plafond duquel on devine des légions de punaises. Enfin le feu brille dans l'âtre et nous commençons le séchage méthodique de nos effets, puis nous arrosons de poudre insecticide la natte et la peau de mouton sur lesquelles nous allons dormir. Deux boîtes de conserves, une demi-boule de pain, le fond d'une bouteille de vin raisiné de Macédoine : le repas est vite fini. En bas, on entend des voix qui chuchotent. C'est une impression très Paul-Louis Courier, cet arrêt forcé dans cette méchante auberge de la vallée déserte.

4 h. 30 du matin. — Le réveil n'est pas difficile. Le jour vient de poindre et le froid du matin pénètre par les fissures des fenêtres de bois. D'ailleurs d'autres insectes contre lesquels le pyrèthre ne

peut rien, d'horribles bestioles ont commencé leurs attaques. Il ne reste qu'à fuir ce pauvre lieu dont nous serons sans doute les derniers hôtes européens, car de l'autre côté du vallon on travaille activement à construire la route, une belle route carrossable qui joindra le terminus de la voie ferrée, Kalambaka, avec Metzovo par le massif de Zagoria. La peau de mouton sur laquelle j'ai si mal dormi est remplacée sur le bât de mon mulet, et nous repartons sous une pluie fine, fraîche de la fraîcheur du matin. La vallée à cette heure est exquise. Des buissons monte un parfum de verdure mouillée, et sous les grands bois de platanes le coucou et l'oiseau-berger sifflent par intervalles. Un de nos muletiers nous raconte la légende populaire au sujet de ce dernier oiseau.

« Il y avait un berger qui s'endormit pendant trois jours et trois nuits, et quand il s'éveilla son troupeau avait disparu. Il le chercha en vain dans la montagne. Alors les loups vinrent et lui dirent : « Nous savons où est ton troupeau. Promets-nous de nous laisser prendre quelques agneaux et nous te dirons où il est. » Et le berger promit. Mais quand il arriva, sa chienne qui pendant trois jours et trois nuits avait veillé sur le troupeau contre les loups, lui reprocha l'affreux marché qu'il avait conclu et pour le punir le quitta. Et les loups vinrent réclamer leur dû. Et le berger siffla sa chienne pour qu'elle l'aidât à défendre les agneaux.

« Mais la chienne ne revint jamais, et depuis ce temps le berger, métamorphosé

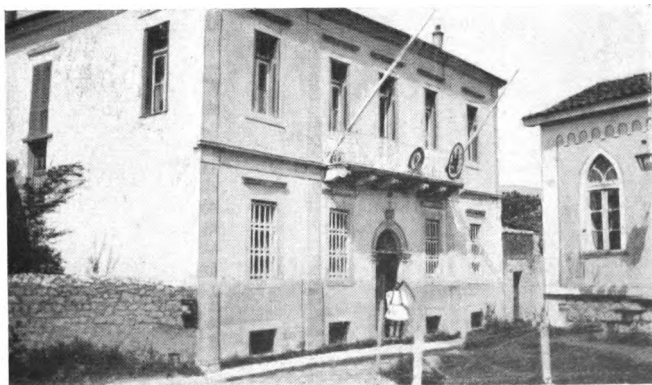
en oiseau, continue à siffler sa chienne. Ecoutez, c'est tout à fait comme cela que les bergers d'ici sifflent leurs chiens. »

En écoutant cette histoire et le chant de l'oiseau-berger, il me vient à la mémoire une autre gracieuse trouvaille du folklore d'Épire, relative au rossignol. Le rossignol, un certain printemps, chercha un buisson épais pour y passer la nuit. Mais quand il s'éveilla, les fleurs étaient écloses et il était prisonnier dans le buisson. Et c'est depuis ce temps que le rossignol, qui se méfie des buissons, chante toutes les nuits pour ne pas céder à la tentation.

Comme nous approchons d'un petit bois de platanes, tout un concert de voix enfantines se fait entendre. Ce n'est pas, comme le croyait mon compagnon,



JANINA. — VUE GÉNÉRALE



JANINA. — LE CONSULAT DE FRANCE



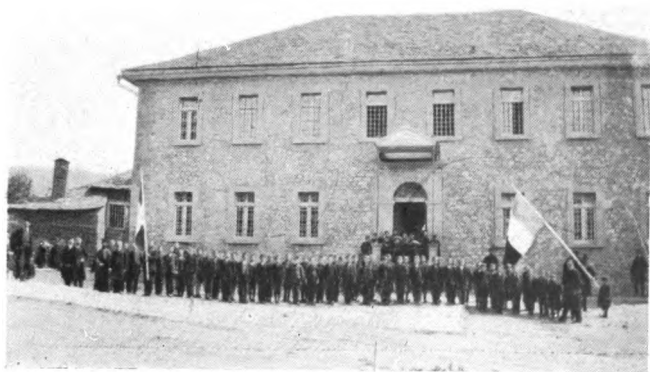
SUR L'AUTRE RIVE DU LAC DE JANINA. — LE DÉPART POUR METZOVO



LE GUIDE COSTA



METZOVO. — LE MASSIF DE ZAGORIA



METZOVO. — L'ÉCOLE AVEROF



DANS LE MASSIF DU PINDE



LE KHAN DE TRYPA. — ASILE D'UNE NUIT

une école en plein air. C'est une caravane de bergers avec leurs familles et leurs biens qui gagnent les hauteurs, les anciens territoires turcs où jusqu'à ces derniers mois, avant la guerre libératrice, on n'osait pas se risquer. La vision eût tenté un peintre. En tête, quelques juments et leurs poulains, puis les animaux de bât avec des pyramides d'objets disparates du milieu desquels émerge la tête d'un poupon dont le corps disparaît, ficelé, dans les couvertures. Sur un autre mulet, le bébé tient dans ses bras un chat ou un coq, ou bien deux poules attachées par les pattes, qui se débattent et lui font un double casque mouvant de Walkyrie. Des femmes, pieds nus, portent sur leur dos le long berceau de bois dans lequel un tout petit sommeille et la mère

file sa quenouille tout en marchant. Les hommes poussent des cris : « Chou ! chou ! chou ! » pour faire avancer les bêtes, et des grands chiens à la mâchoire puissante, au poil gris et blanc, trottent le long du cortège et s'arrêtent au bord du torrent en ayant peur de se mouiller les pattes.

La vallée, plus l'on descend vers la grande plaine de Thessalie, affirme la proche civilisation. Les champs de blé deviennent fréquents, les troupeaux abondants. Sur le bord du sentier dans de petites niches en pierre du torrent, des icones, rongées par les intempéries, attendent le signe de croix du voyageur et son aumône qu'une tirelire, placée sous la commune sauvegarde des passants, recevra. Au khan de la « Belle-

Source », l'aubergiste commence à sortir son matériel : grands verres pour son eau fraîche, petits verres pour l'anisette et minuscules tasses à café. La pluie a cessé. Sur les contreforts du Pinde, les longs flocons blancs de la brume matinale se lèvent lentement, découvrant, par échappées, les pentes des sommets que la neige a couvertes pendant la nuit.

LES MÉTÉORES

Près de deux heures avant d'arriver à Kalambaka on aperçoit les rochers des Météores, cimes pointues comme les *Dreizinnen* vues de Misurina. Ce sont les gardiens de la plaine à l'orée du vallon montagneux. Il y a quelque présomption à paraître découvrir les Météores, une des curiosités et même une des célébrités du monde. Mais n'est-ce point le partage des générations qui se succèdent de redécouvrir inlassablement ce que les précédentes ont chanté ? A la suite de quel cataclysme de la préhistoire un tor-

rent irrésistible a-t-il lavé toute la terre de ce massif, laissant à nu son armature rocheuse ? Ce sont maintenant de formidables falaises verticales, aux parois rongées comme pour donner asile à des mouettes et à des goélands, et au sommet de ces tours naturelles d'apparence inaccessible, la volonté humaine a construit des demeures. Si ce n'étaient d'humbles monastères au lieu de châteaux féodaux, on trouverait là réalisées les fantaisies graphiques de Victor Hugo et certaines compositions étourdissantes de Gustave Doré.

Deux villages se blottissent à leurs pieds : Kastraki et Kalambaka. Au-dessus du premier veille un géant qui de loin rappelle l'un ou l'autre des colosses jumeaux de Memnon. On revoit, mais vingt

fois plus grands, les genoux de la divinité que l'antique Égypte assit dans la plaine du Nil comme pour imposer l'immense et terrifiant respect à ceux que leurs pas conduisaient vers les tombeaux des rois.

Kalambaka a incrusté ses maisons dans les roches tombées, comme des coquillages sur les récifs de l'océan, et il faut un pied d'alpiniste pour monter vers la vieille basilique de l'empereur Andronikos Paléologue, puis vers le col qui donne accès au couvent des Météores. « Donne accès » est peut-être exagéré, car il faut encore, pour les atteindre, subir l'épreuve des échelles ou celle du filet. Les échelles, pour la plupart presque verticales, demandent une tête ignorante du vertige, une foi absolue dans leur résistance et

une poigne de matelot. Le filet exige une simple confiance dans le câble qui le hisse.

Aux cris de l'indigène qui nous accompagnait, les moines du couvent de la Sainte-Trinité finirent par répondre, et du balcon de bois surplombant la paroi, je vis bientôt descendre, fixé à un gros crochet de fer au bout d'un câble, un grand filet de corde comme celui que les ménagères emplissent de légumes. Le filet ouvert à terre me reçut en son intérieur, assis en tailleur, les maillons du pourtour furent réunis au-dessus de ma tête, passés dans le crochet et « oh ! hisse ! » l'ascension commença. Il est préférable pendant la première minute de fermer les yeux, car le filet se trouve animé d'un mouvement de toupie fort

désagréable. Après, il vaut mieux les ouvrir, car le balancement de cette nacelle la porte de temps à autre en contact un peu rude avec la paroi rocheuse. Le hasard m'a fait arriver de dos au sommet. J'ai senti que des mains s'agrippaient au filet, l'attiraient vers l'intérieur; un ordre a été donné; le câble s'est détendu et je me suis trouvé posé par terre avec, au sortir du filet, cinq moines barbus qui me souhaitaient la bienvenue. Un puissant cabestan avait assuré ma progressive élévation.

J'avais, en arrivant à la Sainte-Trinité, l'illusion de rendre visite à un petit groupe de Siméons stylites, ayant fait vœu, après leur admission dans le monastère, de ne plus jamais redescendre parmi les faiblesses des humains. Cette illusion

s'est envolée avec mes premières questions. Les moines de la Sainte-Trinité, comme ceux de Barlaam, de San-Stephanos, fréquentent Kalambaka. La seule fidélité que certains d'entre eux aient cru devoir montrer à leur religieux asile est d'y avoir voulu leur tombeau, et l'on m'a montré dans une large fissure du roc, envahie par les herbes hautes de la montagne, des bouts de bois indiquant leur dernière demeure. Je n'ai trouvé parmi les vivants qui me recevaient aucune expression d'un sentiment poétique répondant à l'admirable situation de ce monastère. D'ailleurs le bas clergé orthodoxe est d'un recrutement si inférieur que le contraire aurait dû me surprendre. Ce sont d'anciens domestiques, d'anciens gendarmes qui se sentent un beau jour

pris d'une vocation contemplative. Comme j'aurais voulu trouver là un petit cénacle de penseurs, de désabusés, n'ayant plus que le goût de leur fraternelle solitude et s'asseyant, à l'heure du crépuscule, sur le promontoire qui domine la vallée pour voir un jour de plus s'éteindre sur la terre !

Peut-être vaut-il mieux, pour les couvents des Météores comme pour beaucoup d'autres choses de ce monde, se contenter de les regarder d'en bas ?

LE CANAL DE CORFOU

Athènes, 28 mai.

En arrivant à Athènes, j'ai enfin trouvé des journaux français, et cette lecture dont j'avais été privé pendant trois semaines m'amène à revenir sur certains points que dans mes télégrammes et lettres je n'avais que fragmentairement exposé, les jugeant trop évidents pour prêter sérieusement à controverse.

Dans le numéro du *Temps* du 18 mai dernier, notre correspondant de Rome, résumant les vues d'une des personnalités politiques italiennes les plus à même

de le renseigner sur l'opinion des milieux officiels italiens au sujet du canal de Corfou, lui fait dire : « Le canal situé entre l'île et la côte continentale forme par son dessin même la plus magnifique rade abri qui se trouve dans la Méditerranée. » Or le hasard m'a permis de constater que le 7 mai dernier, une tempête ayant éclaté dans la mer Ionienne, non seulement aucun navire n'a pu quitter Corfou pour affronter le passage du détroit nord, mais que, dans le port même de Corfou, c'est-à-dire dans l'endroit le plus sûr de cette magnifique rade *abri*, les vedettes du croiseur anglais *Medea* n'ont pu ni quitter ni (pour celles qui étaient à quai) regagner leur bord. Voilà pour la sécurité.

Quant au détroit nord lui-même que j'ai passé et repassé, il n'est pas un navi-

gateur qui ignore qu'il est barré à un mille environ de la côte de Corfou par un groupe de récifs sur lequel est un phare et que le passage entre les récifs et l'île n'est possible que pour le petit cabotage. Les gros navires, ceux entre autres du Lloyd autrichien, doivent longer la côte d'Épire. Cette configuration géographique a pour conséquence qu'il n'est point nécessaire, tant le passage est étroit et périlleux, de posséder la côte d'Épire et d'y élever des fortifications pour être maître du détroit. Des torpilles dans le chenal en fermeront aussi bien l'accès que la sortie.

A moins que l'Italie ne demande à être chargée de construire pour le compte du royaume d'Albanie des forts sur la côte qu'elle revendique en son nom, on ne

voit pas bien l'Albanie, principauté née de la volonté des six grandes puissances et placée sous leur protectorat commun, prendre une telle détermination n'ayant pour objet que d'aider stratégiquement l'un des groupements de ces protectrices contre l'autre. La logique veut donc que la côte d'Épire à la hauteur du détroit nord de Corfou demeure en son état actuel puisque, si elle devient albanaise on ne peut y admettre des fortifications manifestement dirigées contre certaines grandes puissances et que, si elle devient hellène, la Grèce s'est *a priori* engagée à neutraliser toute la zone.

En poussant plus loin le raisonnement, l'intérêt de la sécurité navale de l'Italie est plutôt d'accepter la double proposition grecque : 1° neutralisation de la zone

côtière et du canal de Corfou ; 2° contrôle international sur cette neutralisation, que d'insister pour la simple extension territoriale de l'Albanie vers le sud puisque cette extension ne peut se couronner d'un système défensif de fortifications qui serait établi au seul profit non de la paix générale et de l'équilibre, mais d'un groupement de puissances contre l'autre.

D'ailleurs les traités internationaux ayant fait démanteler Corfou et y interdisant tout ouvrage militaire, il serait impossible réciproquement de placer l'île sous la menace de canons albanais. Cette côte ne peut donc, militairement parlant, que demeurer dans le *statu quo*. Qu'elle soit, politiquement, grecque ou albanaise, la pose de mines par des navires de guerre dans la passe nord est exactement

aussi facile et ce ne sont pas les quelques tirailleurs embusqués dans le maquis de cette côte abrupte qui empêcheraient les cuirassés et torpilleurs de n'importe quelle nation de passer. La neutralisation, internationalement contrôlée, comme la navigation du Danube, offre à l'Italie une garantie beaucoup plus effective que le simple nom « Albanie » écrit sur la carte.

D'ailleurs, comme je l'ai dit en commençant, le canal de Corfou est l'abri le moins sûr qu'une flotte puisse choisir et quand, en 1863, l'Angleterre a cédé Corfou à la Grèce, il faut croire que son amirauté, qui a quelque réputation aurait déconseillé ce cadeau s'il avait offert quelque intérêt stratégique !

Le memorandum italien sur l'impor-

tance stratégique du canal de Corfou va jusqu'à invoquer la reine Teuta d'Illyrie qui, en 230 avant Jésus-Christ, fit de Corfou la base de ses opérations. Il faut être vraiment à court d'arguments pour remonter au temps des trirèmes et même des trois-ponts de Napoléon Bonaparte. La vitesse des dreadnoughts et des torpilleurs de haute mer a tout de même apporté quelque modification à la stratégie navale, et quand on regarde cette même carte de la mer Ionienne, que l'interlocuteur de notre correspondant de Rome lui montrait, on voit que des rades comme celles d'Argostoli (Céphalonie), d'Astakos (Acarnanie), que fréquente souvent l'escadre britannique de la Méditerranée, *alors qu'elle n'évolue jamais dans le canal de Corfou*, ne sont qu'à quelques

heures de plus de navigation du canal d'Otrante.

Les hommes d'Etat grecs ne peuvent oublier que l'Italie n'a soulevé la question du canal de Corfou, dont elle n'a pas soudain découvert l'importance si depuis la reine Teuta d'Illyrie la preuve en est faite, qu'après leur avoir dit que seule la baie et la ville de Vallona lui importaient.

Ils ne peuvent se défendre de penser que malgré toutes les affirmations contraires et les protestations de désintéressement territorial la question du canal de Corfou n'a été inventée que comme un moyen suprême, masqué par le miroitement de grands problèmes navals, d'augmenter la principauté d'Albanie qui restant ainsi *res nullius* pourrait un

jour, pour sa partie méridionale, devenir *res italica*.

Ils se demandent comment, si l'Italie n'a vraiment en vue que le bonheur des populations de l'Épire, elle se refuse à leur laisser le libre choix de leur nationalité pour leur imposer un système cantonal à la mode helvétique. La Suisse peut faire vivre sa Confédération grâce à son unité de pensée et à la sagesse séculaire de ses gouvernements. Quel conseil fédéral pourra, dans une Albanie dont la caractéristique fut toujours la rébellion à l'autorité, et qui comprendrait des races hostiles entre elles jusqu'à la mort, faire régner un semblant d'autorité gouvernementale? C'est vouloir tenter l'impossible, étant donné que la population grecque de l'Épire a fêté l'armée grecque,

où beaucoup de ses fils étaient engagés, comme libératrice et que toutes les manifestations dont j'ai été témoin avaient pour leitmotiv : « Vive *notre* roi Constantin ! L'union ou la mort. » Et il suffit d'avoir parcouru l'Épire pour savoir que, ce que ces gens disaient, ils le pensaient.

J'ai parcouru tout ce pays que les rêves impérialistes italiens veulent séparer de la Grèce, à laquelle tout : langue, tradition, religion, éducation et même un martyr patriotique séculaire la rattachent. Au moment de rentrer en France, après avoir entendu l'histoire de tant de souffrances, après avoir vu de mes yeux la force admirable d'un patriotisme que rien n'a jamais pu faire désespérer, je comprends ce fils qui, le matin de la reddition de Bisani, au moment où les

premier evzones apparaissaient à Saint-Jean, courut au cimetière, et déchargeant son revolver au-dessus de la tombe de son père, de celui qui lui avait légué l'espoir de la libération que lui-même n'avait pas pu voir, cria : « Père ! père ! les Grecs sont arrivés ! »

L'AVENIR

Paris, 6 décembre.

Depuis que ces pages ont été écrites, l'entêtement odieux de l'impérialisme italien et la lassitude égoïste, d'ailleurs compréhensible, des puissances ont préparé le plus sombre avenir aux populations de l'Epire. M. de San Giuliano a par deux fois *menacé de la guerre* la Grèce si elle persistait à revendiquer la côte d'Epire et la Grèce a dû céder, ce qui signifie que les malheureux habitants de Nivitza, Saint-Basile, Pikerni, Loukovo, Chimara vont tomber sous le joug alba-

nais, recommencer leur vie de terreur et d'horreur. La conférence des ambassadeurs de Londres, toujours sous la pression italienne à laquelle celle de l'Autriche s'était jointe a, au mois d'août, décidé que l'Épire serait séparée en deux par une ligne, que les ambassadeurs tracèrent avec désinvolture sur une carte dont ils n'avaient probablement même pas regardé les courbes, ligne qui allait du cap Stylos à Koritza donnait à l'Albanie Santiguarante, Delvino, Argyrocastro, Liaskoviki, Premeti, Colonia et Koritza même, c'est-à-dire toutes ces villes, tous ces villages, toutes ces bourgades que j'avais visitées et dont le patriotisme hellène m'avait si profondément ému. Tout au plus laissait-on à la Grèce Konitza, mais en l'embouteillant de telle sorte au fond

de sa vallée sans issue que sa mort économique devenait certaine et que la menace albanaise demeurait pour elle perpétuelle. Pour masquer l'odieux de cette décision on a envoyé une commission internationale de délimitation où l'Autriche se faisait représenter par son consul à Janina, M. Bilinski, celui qui se faisait photgraphier avec sa femme et son vice-consul sous la potence où les Turcs pendaient les Grecs, et l'Italie par son consul également de Janina, M. Labia, un hellenophobe avéré. Le second délégué italien, le capitaine Castaldi était d'une partialité non moins évidente. Avec de tels collègues, les commissaires des autres puissances devaient se trouver bien vite dans l'impossibilité de faire une œuvre ayant même un semblant d'utilité.

Il fallut vingt-deux jours pour visiter six villages où l'on se borna à faire un examen linguistique des idiomes parlés par les grand'mères, base astucieuse d'enquête que l'Italie et l'Autriche avaient réussi à faire adopter par la conférence de Londres comme étant la plus propre à donner de sérieuses garanties sur le caractère albanais ou grec des villages de la zone contestée ! Les deux puissances intéressées obtenaient de plus que le terme du 30 novembre fût, de toutes façons, assigné aux travaux de la commission internationale et qu'au 31 décembre l'armée grecque eût évacué les territoires concédés à l'Albanie. Il n'entrait pas dans les soucis de l'Italie et de l'Autriche de savoir qui protégerait au lendemain de cette évacuation les populations

arbitrairement placées dans le royaume hypothétique d'Albanie, pays où il n'existe ni autorité, ni ordre, ni gendarmerie. Que les Grecs n'y soient plus, c'est tout ce qui importe aux souverains des grandes nations civilisées qui ont Rome et Vienne pour capitales.

Abandonnés officiellement par la Grèce qui ne peut évidemment pas au lendemain de deux guerres épuisantes faire front à une grande puissance comme l'Italie, les Épirotes ont décidé de défendre tous seuls leur liberté. Sous le nom de « bataillons sacrés » trente mille hommes et femmes se sont enrôlés. Depuis des mois ils s'exercent, complètent leurs approvisionnements de vivres et de munitions. Un riche Épirote d'Amérique a offert à ses frères une batterie de quatre

pièces du Creusot que servent d'excellents artilleurs épirotes ayant pris part aux deux guerres balkaniques dans les rangs de l'armée grecque. Des officiers épirotes de l'armée grecque ont démissionné et ont pris la direction des volontaires. Tout est prêt et on attend. M. de San Giuliano et M. Giolitti auront-ils le courage de demander au roi Victor-Emmanuel l'envoi de *bersaglieri* et d'un formidable corps expéditionnaire pour mater les Épirotes et apporter de vive force au prince de Wied des sujets récalcitrants ? Cela paraît pour le moins douteux, car la guerre de Tripolitaine n'a pas popularisé en Italie les expéditions meurtrières et la situation ministérielle de M. Giolitti n'a pas besoin de cette dangereuse aventure, au contraire. L'Albanie, sans argent

sans organisation, sans armée, foyer d'anarchie et de désordre sera dans l'incapacité de réduire l'irrédentisme de l'Épire. Les choses resteront donc dans l'état, avec une succession presque certaine de combats sanglants entre les bandes albanaises, avides de piller les villes d'Épire qu'elles considéreront comme des proies que l'Europe leur a concédées et les bataillons sacrés. Et l'Europe, dans l'impossibilité de faire respecter la décision arbitraire qu'elle a prise par égoïsme, ignorance et lâcheté aura à enregistrer un affront de plus à sa médiocre autorité morale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|-----|
| AVANT-PROPOS | I |
| Le retour des Épirotes | 1 |
| Le sentiment hellénique en Épire | 5 |
| Corfou | 14 |
| A Santi Quaranta | 26 |
| A Nivitza | 31 |
| Saint-Basile | 40 |
| Loukovo. | 43 |
| Pikerni | 45 |
| Chimara foyer d'hellénisme | 48 |
| La côte d'Épire | 65 |
| Vers l'intérieur de l'Épire | 73 |
| Delvino | 76 |
| Vers Argyrocastro | 80 |
| La vallée d'Argyrocastro | 82 |
| Argyrocastro | 96 |
| Un émouvant dossier | 103 |
| Souvenirs d'Argyrocastro et de Delvinaki | 112 |
| A la rencontre du diadoque | 123 |
| La fête de nuit à Korytza | 128 |
| Les impressions du diadoque | 132 |

| | |
|---------------------------------------|-----|
| Liaskoviki | 140 |
| Konitza | 145 |
| Premeti | 151 |
| Janina | 153 |
| De Janina à Metzovo | 155 |
| Vers la plaine de Thessalie | 164 |
| Les Météores | 172 |
| Le canal de Corfou | 179 |
| L'avenir. | 190 |

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

